



Claudie drame en trois actes

George Sand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE PÈRE RÈMY, i

FAUVEAU, métayer de U Grand'Roie

SYLVAIN , aon fila, }&iu

DF.NIS R ONU AT. paysan faraud, 30

r (octo-

MM. Bocaga.

, paysan a lad, 60 aoa. Ptaani.

» Facim.

hi Bmt.

La tcène te patte à la

UN CORNEMUSEÜX - «

CLAUDIE , petite-filla du pire Rémy, 1 1 ana.

LA GRAND'ROSE , payaann* rirlia, propriétaire J» la métairie, 15 h 30 bail# fvmm* élégante

LA MÈRE FAUYEAU, femme de Fauveau, 46 b 60 asl.,.. métairie det Bottotxt.

M. Bécaud.

M— Lu Pérès.

Dilata.

GtnoT.

ACTE I

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour de ferme. Un hangar élevé occupe le premier plan et unit deux constructions, dont on voit de chaque côté la portée conduisant dans l'intérieur des logements. Aux autres plans, différentes constructions, comme étable, écurie, pigeonnier. Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel on voit la campagne. La porte de droite au premier plan où il y a trois marches est celle du logement de la Grand'Roche. Celle du gauche est la porte du logement des métayers. Un peu en arrière et presque au milieu du théâtre, «est un puits avec une auge à laver. Autour de l'auge ou sur la bordure du puits, sont groupés un ordre de vases rustiques. Sur le devant du même côté, une table, chaises.

SCENE PREMIERE

FAUVEAU, ROSE, a

FAUVEAU, assis à la table ; devant lui une ardoise encadrée, et près de lui sur une grande bourse en cuir. Il est en train de compter de l'argent. Il aperçoit la Grand'Roche qui entre du fond à gauche et qui se dirige vers son logement. — Etonné. Ah ! c'était bien l'heure que vous arriviez, maîtresse.

ROSE, tur les marche» et te retournant.

Ab! c'est toi, père Fau? eau I .. .

FAUVEAU, te levant. Il boite un peu delà jambe gauche. Le temps me durait , depuis quinze jours qu'on ne vous a point vue ? C'est vrai, je me trouve étrange quand vous n'êtes point à la maison.

dose, ôtant ton manteau. Que vcux-lu,

mon vieux? j'avais ce restant d'affaires à la ville pour la succession de mon mari. [Elle t a déposer son manteau dans V intérieur et revient de suifs.)

fauvf.au. Ces affaires-là ne prendront donc point ûnisement? depuis trois ans que vous êtes veuve !

■OSE. Tu sais bien, père Fauvean , qu'il faut patienter quand on se met dans les procès ! mais, par la grâce de Dieu, m'en voilà débarrassée, j'ai gagné le mien.

fauveau. Bien gagné? là, en appel?

ROSE. En appel 1 [Elle descend les marches et s'assied du mime côté.) fauveau. Diachet vous .voilà riebe à cette heure.. . madame Rose ? une métairie comme celle-ci I (Regardant au/our de lui avec complaisance.) Et je dis qu'elle est sur un bon pied iSrfoctaiuc des Bossons, et qu'il y

a du plaisir à en être métayer ! Arec les trois toitures qu'on vous contestait., ça tous fait pas beaucoup moins de trois mille bonnes pistoles au soleil.

rose. Oui, trente mille francs approchant.

Ah ça, où en Otes- vous de la moisson! avezvous rentré le tout
T

fauve au. Ma fine, Tons arrivez bien à propos pour la gerbaude, et dans une petite heure d'ici, je crois bien que mon garçon Sylvain viendra tous chercher, s'il tous sait de retour, pour voir lever la dernière gerbe et y attacher le bouquet. rose. Alors, on dansera et on soupera ?

FAUVEAU, regardant à gauche. Tout est prêt... les femme» sont en train de désenfourner, et le cornemuseux est déjà rendu.

Ah ! I on comptait bien sur tous, car Denis Ronciat est déjà venu deux fois à ce matin, pour savoir si vous étiez arrivée.

rose. Denis Ronciat? de quoi est-ce qu'il se mêle?

fauveau. Daine! puisqu'on dit que vous vous mariez tous les deux.

rose. Si nous nous marions tous lesdeux, ça sera chacun de son côté!

FAUVEAU. Peut-être bien que vous ne voulez point dire ce qui en est. Excusez- moi si je vous offense; mais pour sûr, vous ne larderez pas à vous remarier. .. ça ne peut guère tourner autrement, à votre âge, riche, belle femme et point sotte que vous êtes! est-ce que tous voilà faite pour rester veuve?

ROSE, se levant. A vingt- huit ans ça serait dommage, n'est-ce pas? Eh bien, je ne dis pas non. .. mais il me faudrait rencontrer un époux à mon idée.

fauveau, avec intention. Et votre idée, dame Rose, ça serait nn joli gars de vingt-cinq ans, bon sujet, courageux au travail, qui soi-

gnerait vos biens et qui ne vous mangerait point votre de quoi.

rose. Sans doute I

fauveau. Je veux gager aussi que vous tiendriez à la conduite plus qu'à fa fortune, et que vous ne demanderiez pa< à vous enriebrir autrement que par la proapéraiaion de vos biens.

rose. A savoir 1 je suis en position de doubler mon avoir par un bon mariage, et si ça se trouvait avec la bonne conduite cl le ménagement...

fauveau. Ah ! voilàt c'est le tout d'y tomber t les garçons riches, voyez-vom, ça aime fa dépense et le divertissement... en-court fa ville, les assemblées, ça boit fa bière et le café... ça roule partout, honnis au logis; ça ne toucherait pas le manche d'une pelle on les orillons d'nne charrue pour tout au monde... ÇA fait de rudes embarras et rie fa pauvre ouvrage! Votre Denis Ronciat, je vous le dis, moi, au risque de vous offenser, votre Denis Ronciat ne vous convient point.

C'est un coureux de femme, une tête à l'évent, uu poulain désenfargé.

rose. Je bais ça, et ne tiens point à lui...

cependant il a des biens du côté de Jeux-lt»- Buis, de» beaux biens, à ce qu'ou dit.

fauveau. Ses biens? ses biens 7 l s cou- Baissez-vous ?

CL AU DIE

hosp. Non ; j'ai jamais été par là.

FAUVEAU. Ah ! c'est que je les connais, moi! c'est du bien de champagne, comme ou dit; ebeti pays! terre de varennet c'est maigre... Les plus mauvaises terre» de chez nous seraient encore de l'engrais pour les meilleures des siennes... et puis, c'est mal gouverné! un propriétaire qui, depuis quatre ou cinq ans, ne réside point chez lui. A cause, qu'il ne réside plu» chez lui?

ROSE. Je ne sais pas.. . pour l'instant, il dit que c'est à cause qu'il est amoureux de moi qu'il s'est établi par ici.

fauveau. Il n'y a pi» cinq ans qu'il vous connaît, il n'y a pas seulement six mois. Et avant, où a-i-il passé? partout ciepté chez lui ! Un homme qui ne se plaît point dans son endroit, c'est pas grand chose, je vous dis, et peut-être bien que ça a plus de dettes que de quoi le» paver.

rose. Je ne te dfa pas non... Ah ! c'est diaiitrement mal aisé de bien choisir I

fauveau, avec intention. Tenez I sans comparais >n, il vous faillirait un homme comme mon Sylvain.

rose. Tum'asdéjà dit ça. Ton Sylvain est un bon su;et, je ne vas pas contre ; mais qu'ed-ce qu'il a ? se» deux bras et rien avec.

fauveau. Et son bon cœur pour vous aimer ?... et sa bonne mine pour vous faire honneur?... ctses petites con naissance* pour régir vos biens? Savez-vous qu'il lit, écrit et fait les comptes quatre fois mieux que votre Ronciat ?

rose. Je sais qu'il n'est paf bête ni vilain, et qu'une femme n'aurait point à rougir de lui... mais il a un défaut, ton Sylvain! uu grand défaut, qui pourrait bien molester le sort d'une femme.

fauveau. Quel défaut donc que vous lui trouvez?

noSE. U est.. . je ne sais comment dire. Il est iiop critiquant, trop près regardant à La conduite des femmes. Il n'excuse pas le plus petit manquement, il voit du mal dans tout, il trouve de la coquetterie dan» un rien ; enfin je crois qu'il serait jaloux et querelleux en ménage.

fauveau, embarrassé. Ah 1 pour ça, vous vous trompez bien.

rose* Non ! non! je le connais, va! je l'ai observé l et ma fine, tant qu'à prendre un homme qui vous fasse enrager, autant vaut le prendre un peu riche.

fauveau. Je sais bien qu'il ne Test point; aussi, je ne vous perle pas de lui. Il n'y prétend rien, lui, le pauvre enfant, il n'oserait. Et si pourtant, il vous aime, voyez-vous I Une donne pas un coup de pioche à vos terres sans avoir daus tou idée de vous contenter.

hose. Vrais? tu crois?

fauvf.au. Et quand on lui parle de votre mariage avec Denis Ronciat, il prend un souci... on dirait qu'il tremble 1a fièvre 1 (Regardant vert te fond.) Tenez, voilà sa mère qui vous le dira tout comme moi.

rosk. Eli ! non ! ne me parlez point de ces badiueries-là devant elle.

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU, ROSE

FAUVEAU, à la mère Fauveau qui entre

du fond et qui se dirige vers la porte de

gauche. Elle porte un grand panier couvert d'une serviette. Eh bien, femme ? vous ne dites donc rien à notre maîtresse ? vous ne lui demandez point ses portements ?

LA MÈRE FAUVEAU. qui a déposé ton panier près du puits, allant à Rose et lui prenant les mains*. Oh ! je l'avais vue avant vous, et les portements de notre bourgeoise sont écrits tout en fleur sur sa figure.

FAUVEAU, postant à la gauche de Rose, à ta femme. Ça c'est bien dit Mais écoutez donc, femme ! c'est-il pas vrai que, depuis un tour de temps, notre Sylvain est tout chose...

comme contrarié, comme chagriné, dis ?

LA MÈRE FAUVEAU. C'est « fait » la vérité qu'il n'est pas bien. .. et j'ai grand' crainte qu'il ne prenne les fièvres après nous.

rose, qui te trouve au milieu. Qu'est-ce qu'il a donc ?

Là mère FAUVEAU. J'en ignore ; c'est un garçon qui ne se plaint ni ne m'écoute.

FAUVEAU. Ça ne serait-il point qu'il aurait une amour chagrinante dans la tête ?

ROSE, sortant à Fauveau. Tais-toi donc ?

la mère fauveau. J'en ai quasiment souci... à vous dire vrai

FAUVEAU, à Rose. Là, je ne lui fais pas dire ! Et vous voyez si pourtant que je ne lui fais pas de questions... {A ta femme.) Dite

donc, femme. . .

ROSE. C'est assez, ça ne me regarde point, va» secrets de famille. Ali çà,.où est-il donc, le Sylvain?

la mère fauveau. Il est sur le charroi, le dernier charroi de blé de la gerbaude, et il ne tarde que l'heure d'arriver avec fa musique et le bouquet

rose, remontant vert le fond. Je m'en vas au devant d'eux 1

fauveau. Allez, allez-y, notre maîtresse, ça vous divertira. Excusez-moi si je vous y conduis pas, vous savez que cette jambe cassée ne me porte pas encore aussi bieu que l'autre.

ROSE. Est-ce que tu eu gouffre» toujours?

fauvf.au. Encore un si peu, et je ne suis point solide sur les cailloux ; mais l'ouvrage n'en souffre point. . je bouriie dans les bâtiments et Sylvain travaille aux champs pour deux.

rose. Ne te dérange pas, et ne te fatigue point trop ce soir pour la fête.. . (A la mère Fauveau.) Où sont-ils le» moisonneurs?

la mère fauveau. Dana les champs des Pige rat tes... A revoir, notre maîtresse! (La Grand' Rote sort par le fond, d gauche.)

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU

la mère fauveau, à Fauveau gui s'est assit d droite. Lui tapant sur l'épaule.

Qu'cst-ce que c'est donc que toutes ces questions-là que vous inc poussiez devant fa bourgeoise?

FAUVEAU, se levant et se tâtant le front.

Femme! j'ai une idée I. ..

la mère PAUVEAU Tant pi»! tu en as toujours trop, *t ça te dérange de ton chemin plus que ça ne t'y avance.

fauveau. Tais-toi, femme, tu n'entends rien aux affaires .. Qu'esl-ce que lu dirais si je faisais marier uolre garçon avec notre maîtresse ?

LA mère pauveau. Te voilà encore dans tes follelés (innocent, va !

pauveau. Jetedisqnej'yabotterai l (/ mitant sa femme qui remue ia télé.) Faut pas dodeliner de la tête t La bourgeoiseen lient et elle en veut!

la IIÈRE pauveau. Non, mon homme, vous songez ! La bourgeoise verra bien vite que Sylvain ne veut point d'elle.

pauveau. Il ne veut point d'elle! ma ûue.

U est bien dégouté 1

la mère pauveau. La bourgeoise est jolie, avenante et brave femme s'il en fut. Mais elle a fait un peu parler d'elle, entre nous soit dit.

pauveau. Bah! des bêtises!

la mère pauveau. Des bêtises si vous voulez ; mais vous connaissez l'humeur de Sylvain. Il a scs idées, il ne veut point entendre causer sur la femme qu'il regarde, et si on dit un mol de travers, il tourne sa vue d'un antre côté. Tl est plus fier là-dessus que] porté sur l'argent Faites attention à ce que je vous dis, mon

vieux, et ne vous fourrez point dans des trigàuderies qui ne nous profiteraient point.

PAUVEAU. avec humeur. Oh ! toi ! In ne crois jamais à rien ! tu me preuds pour une bête !

la ufeRE pauveau. Non pas ; mais pour un rêvent, un peu finassH-, nn peu curieux, un peu Mot, enfin ! tn asde l'esprit, au fond, et un bon cœur d'homme... faut pas gâter ça par des ambitions déplacées.

pauveau. Est-ce que tu crois que Sylvain ferait amoureux par ailleurs, que tu m'as dit, oui, quand je t'ai questionné devant la bourgeoise ?

la mère pauveau. Oui. je le crains..

pauveau. Tn le crains, c'est donc que..

LA mLre pauveau. 1 lisons- nous iàdrssus, le voilà ..

SCENE IV

LA AL ÈRE FAUVEAU, SYLVAIN. F\l r VEAU.

pauveau, à Sylvain qui entre du fond. \ Il tient une fourche qu'il dépose à droite à : l'ei'trée. — Costume de travail. Grand chapeau de paiUe. Sa blouse est attachée sur son do». Eli bien ! mon fils ? le voilà si tôt rentré ? As-tu rencontré la bourgeoise ?

Sylvain. Non, mon père, je rentre pour vous dire de tirer le vin, la gerhaude me suit. (Su mire fui essuie la figure el l'embrasse.)

PAUVEAU. Va donc vilement te faire propre pour présenter le bouquet à La bourgeoise.

SYLVAIN. Oh ! pour ça, mon père, je ne m'y entends point.. Je ne sois point d'hu-:

nienr à galanliner autour des femmes... c'est vous que ça regarde.

pauveau. Galan tiser ! est-ce que c'est de mon âge?

•YLVAiH. Cent peut-être trop lard a..ssi

CLAtmiE.

pour moi. (Su mère passe au milieu et tire de sa poche un dé à coudre, du fil!, et remet un boulon à la chemise de Sylva in qui n'y fait pat attention et quisst tout à ton père)

pauveau, étonné. Qu'est-ce que ça veut dire, cette parole-là, trop tard à vingt-cinq ans ? et quand il s'agit de la rose des roses ?

Sylvain. Oui, la Grand'llo-* comme on l'appelle... c'est une très-bonne maîtresse pour nous, je n'en disconviens pas. F.lle a le cœur franc et la main donnante... Je lui porte le sentiment que je lui dois; mais faut pas m'en demander plus que je n'en peux donner!

LA MÈRE PAUVEAU, qui a fini,' à \$' >n marC Tu vois bien ? (Elle va prêt du puits et fange différentes choses; puis elle vide son panier où u trouvent des légumes.)

PAUVEAU, à Sylvain. A qui eu as- lu ? Sur quoi me rechignes-tu là ?

SYLVAIN', allant ri son père. Il te troure au milieu. C'est que je vous entends, mon père, et que depuis une quinzaine vous me voulez pousser à des idées qui ue sont point les miennes. De ce que j'ai ri quand vous m'en avez causé encore hier au soir, je ne 1 voudrais pas vous laisser croire que je peux me rendre à votre commandement

pauveau. Je te conseille de faire le fa* rouche ! comme si ou courait après toi.

Sylvain. Je ne dis point ça. ., la Rose n'a pas à courir après un homme ; assez courront après elle ; mais je ne nie mettrai point j sur les rangs .. à chacun le sien.

pauveau. QuVst-ce que tu as donc à lai reprocher? d'être un peu coquette? d'aimer à se faire brave ? à se faire dire des compliments, à danser, à se divertir? Quel mal y trouves-tu ?

Sylvain. Je s'en trouve point . mais mon goût ne me porterait point pour une femme à qui il faudrait bailler tous ces diverse-meiits-là.

pauvf.au. Oui, tn prétends être jaloux !

Ah ! mon pauvre gars. .. tu n'auras jamais de bonheur en ménage avec une pareille maladie.

SYLVAIN. Je prétends être jaloux, vous dites? F.h bien, pourquoi non. cher père?

Je veux aimer ma femme à ce point-là et je i ne saurais être jaloux de madame Rose; partant je ne saurais l'aimer. Mais nous perdons le temps, là... J'étais venu aussi pour vous dire, mon père, que nous avons là quatre ou cinq moissonneurs do louage

qui veulent s'en aller tout de suite, et qu'il faudrait vilement payer... (Allant à gauche.) Je m'en vas chercher l'argent ?

pauveau. Non, je l'ai sur moi... c'est tous les ans la même chose,, je sais qu'ils n'atieudeil point et qu'ils viennent vous déranger au milieu de la gerbaude... Allant \ s'asseoir à la table,) As-tu luis leur compte en écrit?

SYLVAIN, se plaçant debout près de la iulde. C'est inutile, je l'ai dans la tête. (A ton père qui écril sur une ardoise.) Nous devons quinze journées à cet homme de Boussac, qui est borgne. Treize et demie à Lkuizou du MaranbiTl. Vingt journées b Élie-Quc Bigot et autant à son frère..., ça jfail,..

LA MÈRE PAUVEAU, ni deh >rs du hangar.

En voilà encore deux qui demandent leur paye parce qu'ils veulent partir.

Sylvain, tressaillant. Qui donc?

LA mère pauveau. C'est ce vieux, avec sa petite-fille. (Mouvement de Sylvain. — La mire Fauveau parlant au fend) th bien ! approchez donc, mes amis, ou va vous contenter. (Elle s'assied près du puits et épluche des légumes.)

SCENE V

FAUVE AT), SYLVAIN, LA MÈRE FAU- VEAU, RÉMY, CLAU- DIE, tou» deux la faucille en main. Claudie porte un petit sac.

Rémy, se découvrant Pardon, excuse, si on vous importune, mais on voudrait s'en retourner à ce soir ; on a six lieues de pays à marcher d'ici chez nous.

Sylvain. Ce soir! Vous n'y songez point !

PAUVEAU. comptant de l'argent. On va toujours vous payer, si vous le souhaitez...

(Reyordiint Rémy. Ah ! c'est le père Rémy de Jeux-les-Dois, un homme aucun, quatre-vingts ans, pas vrai?)

Rémy, se redressant. Quatre-vingt-deux ans, et qui moissonne encore...

Sylvain. Un ancien militaire, qui a été sous-officier, et qui a reçu de l'éducation, mon père.

Rémy. Oh ! de l'éducation, pas plus que vous, maître Sylvain ! mais on a fait son devoir à la guerre, et à présent on fait sa corvée dans les champs de blé !

PAUVEAU. regardant Claudie. Un peu grâce à votre petite-fille, qui fait la moitié de l'ouvrage. Allons, je ne me ; plains pas de vous... A vous deux, vous avez sans doute fait ce que vous pouviez.

LA MÈRE PAUVEAU, qui est passée à droite, à Claudie. Vous paraissez vannée de faulx, ma fille ; vous allez manger un morceau avant que de partir, et votre père aussi ?

Claudie. Grand merci, mère Fauveau, nous n'avons besoin de rien.

la Mtm: pauveau. Si fait, si fait!... (Elle regarde Sylvain qui lui fait signe d'insister, puis elle retourne à «on ouvrage prè» du puits)

rAUVEAU. Nous disons donc que vous avez une vingtaine de journées, je crois?

SYLVAIN, debout près de lui. Une trentaine, mon père. .

CLAUDIE, pris de son père. Faites excuse tous les deux, nous en avons vingt-cinq.

fauveau, étonné. Tant que ça?

RÉMY, regardant Claudie. Vingt -cinq journées, pas une de plus, pas une de moins.

pauveau. Je ne dis pas non... Et vous demandez pour ça?...

RÉMY. Comptez vous -même ; vous savez bien ce que vous donnez aux autres.

fauveau. Ce que je baille aux autres, oui !

mais à vous deux, vous ne m'avez pas fait l'ouvrage de...

RÉMY, l'interrompant. L'ouvrage de deux ; aussi nous ne vous demandons pas de nous payer coëxne d*ûx.

fauve ad. Diache ! je le crois bien que vous ne me demandez point ça f

RBMY, t'animant Eh bien ! après! Où cherchez -vous le désaccord? Nous voilà deux qui vous demandons la paye d'on seul, et vous trouvez ça injuste ?

SYLVAIN, quint aller puiser de l'eau pour sa mère, venant pré
» de son père. Eh ! non ! il n'y a pas de désaccord ! Vingt-cinq fois
cinquante sous, ça fait tout juste soixante-deux francs et cin-
quante centimes. ... cl mémement si mon père me veut croire...

riuvEAU. Attends donc, attends donc t Comme tu y vas, toi l
vingt écos et deux livres dix sous pour le moissonnage d'un
homme de cet âge-là l

remy. Eh bien l et ma petite fille, la comptez-vous pour rien ?

fauvbau. Votre fille, votre fille, on dit qu'elle a bon courage ;
mais elle n'est point forte, et l'ouvrage d'une femme en moisson,
ça ne foisonne guère.

Sylvain, coupant la parole à Rémy, qui veut répondre. Pardon-
nez-moi si je vous contredis, mon père ; mais l'ouvrage d'une
femme comme cetteClaudie, ça doit compter. Tenez, pour Ctre
juste, vous devriez payer le père Rémy et sa petite-fille comme on
et demi.

fauveau. Ah bien ! par exemple l. ...

claudie. Nous n'avons pas demandé tant que ça, maître Syl-
vain, noos avons fait un accord avec vous, et nous nous y
tenons...

Nous vous avons offert de tenir une rège, et nous l'avons aussi
bien tenue à nous deux qu'un bon moissonneur.

fauveau, se levant, à Claudie. Vous, vous parlez sagement, ma
fille. Si vous avez fait un accord avec mon^garçon, je ne revien-
drai pas sur sa parole et ne le blâmerai poiutsur son bon cœur. ..
C'était une charité à vous faire ; ; vous ôtes malheureux ; il a bien

agi ! Il n'y a guère de monde qui ferait ces marchés-là pas moins ! On sait bien que deux faucilles dans un sillon, dans une rège, comme vous dites, ça embarrasse et que ça déteoce 1 les autres coupeurs plus que ça ne les aide. . .

mais enfin...

SYLVAIN, se trouvant à la droite de son père. Mon père, je vous ferai observer que votre jambe malade ne vous a point souffert de venir aux champs pour voir comment l'ouvrage marchait... mais je l'ai vu, moi ! J'ai -moissonné toujours en tôle de la bande, et je vous atteste que cette ieunessc-là travaille autant qu'un homme. Elle serait morte à la peine si, à chaque fin de rège, 9on père n'eût point pris sa place. Par ainsi, à eux deux, l'un se reposant quand l'autre travaille, ils avancent autant et pins qu'un fort ouvrier... C'est pourquoi je vous dirai qu'en considération de leur pauvreté, de leur fatigue et de leur grand cœur à l'ouvrage, vous agiriez comme un homme juste que vous ôtes en leur payant la journée à raison do trois francs, et si vous vouliez être encore plus juste, juste comme le bon Dieu, qui mesure son secours à la misère d'un chacun, voos les payeriez comme un et demi I

fauveau, arec Au»ieur et élevant la voix.

C'est ça ! et puis comme deux , peut-être !

Es-tu fou, Sylvain, de me pousser comme ça... tu veux donc ma ruine et la tienne que lu soutiens mes ouvriers contre moi?

* On ■ écrit le mot romtne il m prononce ; nuui la véritable orthographe rariit JtUmpirr, faire perdre du trmpa.

CLAUDIE

rèmy. les arrêtant du geste. Pas tant de paroles! merci pour votre bon c< nr, maître Sylvain... mais ça serait une aumône et nous ne la demandons point. On est misérable, mais, avec votre permission, on est aussi fier que d'autres. Qu'on nous paye comme un et nous serons cou lents.

Sylvain, bat d son pire. Vous voyez, mon père, c'est du monde bien comme il faut, et 6i vous aviez vu, comme moi, le comportement de ce vieux et de sa petilefille, vous auriez eu le cœur fendu de pitié... Oui, ça fait mal de penser qu'il y a des pauvres chrétiens assez mal partagés pour être forcés do- prendre des ouvrages au-dessus de leurs âges et de leurs moyens. Un homme de quatre-vingt-deux ans, et une femme, suivre la moi-son qui est la plus dure de tontes les fatigues dans nos pays I par ce grand soleil et ce vent du midi qui voussèbc le gosier et vous huile les yeux! Vrai ! c'est bien dur, et jamais charité n'aura été mieux placée que celle que vous leur ferex.

fauvsau. Allons I tu me persuades tout ce que tu veux... (A Rémy et d Claudie.) Va pour trois francs, puisque mon garçon dit que c'est dans la justice. (A part, en allant à la table.) Faut que je me dépêche, car Sylvain me ferait accroire de leur donner trois francs quinze sous !

SYLVAIN, d Claudie. Mais vous n'allez point nous quitter comme ça ? vous ferez la fête avec nous, un bon repas restaurera votre père, et vous passerez la nuit chez nous î Ma mère le veut d'abord I

LA MÈRE FAUVEAU, de sa place. Oui, oui, le vieux serait trop fatigué de se mettre en route après une journée de travail

Rémy. Merci pour vos honnêtetés, mes braves gens, tuais on voudrait s'en aller; nous marcherons mieux par la fraîcheur.

Mais pour ne pas être méconnaissant de vos civilités, on boira un coup pour arroser la gerbaude quand elle entrera, et Claudie donnera un coup de main aux femmes de la maison pour les aider à servir le repas. U Sylvain, qui lui remetde l'argent de la part de son père.) Je prends sans compter, maître Fanveau, et en vous remerciant,

fauveau. Si fait, si fait, il faut toujours compter.

RÉMY, regardant la somme en bloc. Je vois bien qu'il y a plus que nous prétendions... Mais si vous aviez regret... (Il vtut rendre l'argent,)

Sylvain. Non, non 1 mon père est content de bien agir à votre endroit

RÉMY, remettant l'argent d Claudie. Or donc, vous êtes de braves gens, le bon Uieu vous conserve ! je m'en vas au devant de la gerbaudet (Il sort par le fond)

claudie, d la mire Fauveau. Commandezmoi donc ce que j'ai à faire pour tous aider, mère Fauveau.

LA MÈRE FAUVEAU, fui prenant sa faucille et son petit sac. Tenez, ma fille, si vous voulez laver le restant des vaisseaux, ça nous soulagera d'autant Vous prendrez aussi les nappes et les couverts chez nous. (Elle lui montre la porte de gauche.) Et vous les porterez ici en face, dans le logement de la bourgeoise qui est plus grand que le nôtre.

{Elle lui montre la porte de droite et sort par celle de gauche. }

FAUVEAU. ramassant l'argent qui est sur la table. A Sylvain, Moi, je vas payer ces autres moissonneurs qui attendent... Va donc l'habiller, Sylvain ! il n'est que temps.

Sylvain. J'y vas, j'y vas, mon père.

(Fauveau sort par le fond , à gauche .)

CLAUDIE, SYLVAIN

Claudie. s'est approchée du puits et puise de l'eau. Sylvain est allé à droite prendre sa fourche et se dispose fi sortir, quand il voit le mal que se donne Claudie pour faire monter le seau.)

Sylvain. Voilà que vous prenez encore de la peine, Claudie, au lieu de vous reposer. Les femmes de chez nous ne se fatiguent guère, elles ne moissonnent point, surtout I Après tantôt un mois de travail, c'est pour vous achever 1

CLAUDIE, triste, mais calme, parlant d'un ton doux, mais résolu. Ne faites pas attention à moi, maître Sylvain.

Sylvain, quittant sa fourche et allant au puits où il atteint le seau et en verse le contenu dans un petit baquet qui est près du puits. Excusez-moi, je fais attention à vous. Il n'y a pas moyen, quand on a le cœur un peu bien placé, de ne point voir le courage et la peine que vous avez. (Claudie prend trois assiettes qui sont sur le bord du puits, qu'elle lave dans le baquet; et ensuite les essuie, sans regarder Sylvain. Sylvain revenant à droite.) Elle ne m'écoute point!

elle a mèmement la mine de ne vouloir point m'entendre. Quel âge donc est-ce que vous avez, Claudie?

claudie, tout en faisant son ouvrage.

J'ai vingt-un ans.

SYLVAIN. Et vous moissonnez comme ça pour la première fois ?

claudie. C'est la troisième année.

Sylvain. Faut que vous soyez bien dans la gêne?

claudie. Sans doute.

SYLVAIN. Vous étiez bien jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère ?

CLAUDIE. Oui, j'avais cinq ans.

Sylvain. Votre grand-père n'a pas un bout de champ ou de jardin ?

claudie. Nous n'avons pas même de maison; nous payons loyer d'une petite locature.

Sylvain. C'est loin d'ici où vous demeurez?

claudie. Je crois qu'il y a plus de six lieues de pays.

Sylvain. Ah ! il y a plus de six lieues d'ici à Jeux-les-Bois!...
(Claudie, ayant tssuyé ! Us assiettes, étend sa serviette sur le dos d'une chaise et entre d gauche, puis en sort de suite avec son panier où sont des serviettes, des nappes et quelques gobelets. Sylvain d lui-même.) Il n'y a pas moyen de causer avec elle!... Je ne sais plus quelles questions lui faire!... Comme elle est triste avec

son air tranquille!... Elle a trop de misère, c'cjt sûr... (d Claudie , qui met les

CLAUDIE

quelques gobelets dans 'c baquet, et ensuite qui pose et compte le linge sur la table.) Est-ce que vous avez Jes parcnls dans votre endroit?

claudie, même jeu. Nous n'en avons plus.

Sylvain. Vous êtes seule avec voire grandpère?

claudie. Oui, seule.

Sylvain. Mais il y a des voisins qui vous aident ?

claudie. Nous ne demandons rien, Sylvain. Si vous veniez demeurer par ici vous seriez peut-être mieux ?

claudie. J'en ignore.

Sylvain. Vous trouveriez toujours de l'ouvrage dans notre métairie... Et puis, ma mère est très* bonne; si vous veniez à être malade, elle vous assisterait.

claudie. Oh l c'est vrai qu'elle est trèsbonne t

Sylvain. La , bourgeoise Rose n'est pas mauvaise non plus.

claudie. Elle passe pour charitable.

Sylvain. Eh bien! ça ne vous tenterait point de vous établir par chez nous?

claudie. Non, mon père a son accoutumance là-bas.

Sylvain. Et vous y voulez rester ?

claudie, pcranf devant Sylvain et faisant un moucament de respect et en même temps de douleur. Mon Dieu ! oui. f Elle sort en emportant le linge par la porte de droite.)

SCÈNE VII

SYLVAIN, seul, regardant à droite.

Allons, je ne lui donne ni fiancé ni regret Elle a tourné son idée d'un autre côté. Sans doute il y a quelqu'un qui la recherche dans son pays, car elle est trop belle fille et trop méritante pour n'avoir point donné dans la vue ; à d'autres qu'à moi. Que le bon Dieu la fasse ! heureuse, c'est tout ce que je demande.

(Il tombe dans la rêverie et s'arrête devant la porte où est entrée Claudie en regardant toujours si elle ne sort pas de chez la Grand' Rose.)

SCENE vra

DENIS RONCIAT, fort endimanché. Il fait un mouvement en apercevant Sylvain. — Sylvain, toujours d sa même place.

DENIS, d'une voix retentissante. Bonjour, maître Sylvain Fauveau 1 Sylvain, du geste. Salut, monsieur Denis Ronciat.

dénis. La bourgeoise est arrivée à la parfin?

Sylvain, i* retournant sans le remarquer. On le dit, je ue l'ai point vue.

demis. J'ai entendu la musette, et je crois que la gerbaude n'est pas loin. Je vas l'attendre ici, car je suis diablement fatigué... et. .. différemment, mon cheval pareillement. Voici la troisième fois qu'il fait la route de chez moi ici depuis ce matin. (Sylvain, qui est retombé dans sa rêverie et qui ne l'écoute pas, reprend «x fourche et tort par ta gauche.)

SCENE IX

DENIS, s'asseyant à droite et ôtant ses grandes guêtres en cuir qu'il jette dans un coin.

Ce gars-là me bat froid. Il pense à épouser sa bourgeoise. Son père s'en flatte et me l'a donné à entendre. .. Mais plus souvent que des métayers qui n'ont rien me souilleront ce mariage-là!... Une belle dot et une belle femme! grandement recherchée par!

toute la jeunesse du pays. Ça flatte d'avoir la] préférence... et on l'aura!... Oui, qu'on l'aura, je dis. . . la préférence !

DENIS, CLAUDIE

[Claudie rentre par la porte de droite, va au baquet et te remet à laver quelques gobelets sans faire attention à Denis.)

DENIS, à part, ta voyant passer. Qu'est-ce que c'est que celle fille-li?... une nouvelle servante?... Je vas lui parler. .. Faut toujours mettre les servantes dans ses intérêts... (Appelant Claudie, qui est entrée d gauche.) Dites donc, la fille 1 [Elle rentre, tenant une serviette, et reconnaissant /fondât elle tressaille, laisse tomber sa serviette, et reste immobile. Denis fait une exclamation, et recule comme terrifié.) Qu'est-ce que ça veut dire?... A quelles fins êtes-vous céans, Claudie?

claudie, froidement. Qu'est-ce que ça vous fait, monsieur Ronciat?

Denis. Ça nie fait, ça ine fait., différemment ça ne me fait rien... mais je ne m'attendais point à vous voir.

olaudie, tombant assise, même jeu. Ni moi non plus.

dénis, fort troublé. Et., différemment, votre santé est bonne?... depuis le temps que... alors, pour lors que... sans doute que... (S'essuyant le front.) Ça fait rudement chaud, pas vrai?

CLAUDIE, se levant, même jeu. Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, ne me dérangez point pour si peu. Je reprends mon ouvrage. (Elle ramasse sa serviette et essuie ses gobelets.)

DENIS. Je ne prétends point vous molester, Claudie. Et si votre ouvrage est pressante... mais quelle ouvrage donc est-ce que vous faites céans, Claudie? Si vous y êtes servante, il n'y a pas grand temps I

claudie. J'y suis venue en moisson, et je in'en vas ce soir.

DENIS. Vous êtes venue en moisson! C'est donc vous celte fille qu'on m'a parlé, qui mène si bien la faucille? Si j'avais connu que

c'était roosî...

claudie. Vous ne seriez point venu ici, aujourd'hui?...

DENIS. Je ne dis pas!... différemment...

sans doute que pour travailler comme ça, il faut que vous soyez un peu dans la peine; et si vous êtes comme ça dans la peine... ça serait à moi de...

clauoie. Eh bien?

dénis. Ça serait à moi de vous assister.

claudie, laissant tomber la serviette elle goUUut, et allant à lui.
— Avec fierté. Où aut ic-z-vous doue pris le droit de m'assister, Denis Ronciat?

DENTS, d part. Diable, diable I je pensais qu'elle allait me rappeler ça... et la voilà qui fait celle qui ne a'en souvient tant seulement point... Ali ! ma foi, tanspis, je vas brusquer les choses, moi. (Haut.) Ça donc, vous ne souhaitez rien de moi?

CLAUDIE. Rien du tout.

DENIS. Ah ! vous êtes toujours fière ! cette fierté-là ne vaut rien, Claudie, et j'ai dans mon idée que vous êtes venue ici pour tirer une vengeance de moi.

claudie. Ça serait un peu tard! après cinq ans...

dénis. Après cinq ans. .. de... comment dites-vous?

claudie. Cinq ans d'oubliance, dénis. D'oubliance de ma part que vous voulez dire?

claudie. Autant de ma part que de la votre I

dénis, avec joie. Vrai? oh! bien ! si c'est réciproque, nous pouvons bien nous entendre et faire la paix à cette heure. Voyons, Claudie, parlons bien ; différemment, coin^ bien veux-tu en dédommagement pour ..

claudie, le fixant. Pour?...

dénis, hésitant. Pour...

claudie, avec force et douleur. Pour qui?... puisqu'il est mort!

DENIS, se découvrant. Il est mort 7. .. (A part, et mettant la main sur sa poitrine.) Tout de même, ça me fait quelque chose !

ça me donne un coup dans l'estomac 1 claudie. Il est mort l'an dernier, Denis !

et vous ne l'avez seulement pas su ! Vous ne l'avez assisté ni quand il est venu au inonde, ni quand il en est sorti. Il a vécu de misère avec moi, il est mort de misère malgré moi, et c'est malgré moi aussi que je ne suis point morte avec lui! Vous ne vous en êtes jamais tourmenté ! Tous les ans, pendant trois ans qu'il a vécu, je vous ai fait écrire une lettre par le curé de notre paroisse, pour vous réclamer votre promesse ; vous n'avez jamais fait réponse. Depuis une année vous n'avez plus reçu de lettre ; vous auriez dû comprendre que ça signifiait : la pauvre Claudie a perdu sa consolation et son espérance, elle n'a plus besoin de rien !

dénis. Dame ! dame ! .. pauvre Claudie I ... c'est ta faute aussi, tu aurais dû écrire plus son vent, venir une trouver...

claudie. Moi?...

dénis. Ou tout au moins.. . différemment, m'envoyer ton père.

claudie, avec fierté. Mon père ! un homme comme lui? un ancien soldat? un homme de quatre-vingt-deux ans, qui est fier, qui n'a jamais tendu la main, et qui piochera la terre jusqu'à ce qu'il tombe dessus ! Vous auriez souhaité le voir mendier le pain de sa fille ? à vous, Denis, à vous qui l'avez séduite à l'âge de quinze ans, et qui ne l'avez détournée de son devoir qu'en lui faisant toutes les promesses, toutes les prières, toutes les menaces d'un homme qui veut se périr par grande amour et par grande tristesse? Si j'avais voulu de vous une promesse de mariage, n'omell'auriez-vous point signée ? Est-ce que vous ne m'avez pas offert? est-ce que je ne l'ai point refusée? Ah ! je n'étais qu'une enfant, bien simple et bien sotte, et cependant j'avais déjà plus de coeur que vous n'en avez jamais eu, car j'aurais cru vous faire injure

en (foulant de Totre parole ! El mon père, qui savait tout ça aurait été vous prier de vous en souvenir! Mon, non, le pauvre vieux, s'il en avait eu la force, il n'aurait été vers vous que pour vous tuer... et sans moi, qui l'ai retenu, qui sait s'il n'aurait point fait un malheur (

df.ms. Diable! diable!... et différemment, est-ce qu'il est ici, ton père T

r.i AUDtt. Oh I n'ayez crainte; le voilà trop vieux pour se venger, mon pauvre père ! il travaille encore... {pleurant) nuisit s'en va, et bientôt je pourrai m'en aller aussi, car i'aurai tout perdu, et personne n'aura plus besoin de moi.

dénis. Claudio, voyons, écoute-moi. .

j'ai été oublieux, c'est vrai ; je me suis mal comporté envers toi, c'est encore vrai, et tu as le droit de vouloir me punir en fai-

sant du tort à ma réputation ; mais il ne faut pas comme ça donner son cœur à la rancune.

Tout peut s'arranger.

ci a udi F.. Non, Denis! rien ne peut plus s'arranger, car il y a longtemps quo je ne vou* estime plus, et que, par suite, je ne vous aime point.

dénis. Voyons, Claudie, voyons! sijet'offrais... là, cent bons écus,..

a. AUDI B, U repoussant du geste. Malheureux que vous êtn!

dénis. Eh bien, quatre cents francs !!.

cinq cents, la !

fLAülWF. Taisez vous donc! vous m'offrit û-t lotit ce que vous avez, que je regarrais ça comme un affront que vous me faites.

' EU» passe à droite.)

omis. Ah! dame! aussi... tu eu veux trop ! tu veux que je t'épouse I cm uni a. Tant que mon pauvre enfant a vécu, j'ai dû le vouloir à cause de lui ! mais A présent, j'aimerais mieux mourir que d'éponser un homme queje méprise.

D l Nls. Ah! que vous êtes mauvaise, Clan-lie! vous voulez vous revenger, je vois ça ! on vous a dit que j'allais ine marier avec la bourgeoise de céans, mais ça n'est pas vrai, c'est des propos.

CMUDie. Je ne sais rien devons. Je ne von * savais seulement pas dans le paya d'ici.

DENIS. Parole d'honneur, Claudie, que je ne -<»nge point au mariage ! par ainsi tu n'as pas Ivesoin de me décrier, cl différemment. .. si tu y tentais, je nierais tout, d'abord (CLAUDIE. Je m'en rapftorte à vous pour savoir mentir I (On entend la cornemuse.) DENIS. Chut ! rhult Claudie, pa- de querelles devant le inonde! Voilà la gerbaude qui arrive! Sois bonne, ma pauvre Claudie, va, je l'en récompenserai l [Elis remonte vers le fond. Denis reste sur le devant , à droite.)

SCENE XI

On voit paraître le comemuseur, suivi d'enfants, ensuite Us mou'Onneurs, — Sylvain et sa mûre, suivis de piles de ferme qui sortent de gauche, la Grand' Rote donnant le bras d Fauveau. Viennent parmi les travailleurs, ensuite, U père Remy aree claudie. Puis, au fond, on aperçoit une énorme charrette de blé en gerbes, surmontée d'une autre gerbe ornée de flurur* et de rubans, tenue par deux hommes. — La charrette, trainée par deux bœufs , s'arrête drrant Centrée de la ferme. — Les deux hommes qui sont sur le charroi

CLAUDIE

font glisser la gerbe qui est reçue par deux moissonneurs qui l'apportent au milieu du thedtre. — Le père Fauveau conduit la Grand' Rote d droite prit de la gerbe, et va à gauche prêt de «m pis et de ta femme. Rémy est au fond avec Claudie. Dénié est à droite entre la Grand' Rose et le cornemuseux. Les autres personnages, ainsi que les enfants , te placent nu fond et de ehaque côté.

FAUVEAU, SYLVAIN, LA MÈRE FAU- VE AC. CLAUDIE, LE
PÈRE REMY, LA GRAND'ROSB, DENIS RO.NCIAT, le

CORNEMUSEUX , MOISSONNEURS , GLA- NLUSES, OU-
VRIERS, ENPANIS ET SER- VANTES DE LA MÉTAIRIE.

rAUVRAU. Allons, Sylvain ! voilà la gerbaude!... C'est à toi de
détacher le bouquet pour le présenter à la bourgeoise !

SYLVAIN. Non, mon père, c'est contre la coutume; il faut que
ça soit le plus jeune ou le plus vieux de la bande, et je ne suis ni
l'un ni l'autre.

la Mère Fauveau. C'est juste! ta coutume avant tout, et même
dans ma jeunesse c'était toujours le plus vieux, on esti-
mait que ça portait plus de bonheur.

RÉMY, descendant pris de la gerbe. Le plus vieux sans contre-
dit, c'est moi, et je connais la cérémonie mieux que personne...

(Regardant la gerbe.) D'abord, est-elle faite comme il faut, la
gerbe ? Il y faut autant de liens que vous avez eu de moisson-
neurs !...

Et puis il ne faut point épargner l'arrosage, le vin du bon
Dieu... {A ce moment les piles de ferme, «tir un signe de Sylvain,
rentrent à gauche et reviennent avec des brocs de t*in et des gobe-
lets qu'elles déposent sur la table. — Le père Rémy continue de
parler pendant ce jeu de scène.) Et puis après, vivent la joie, la
santé, l'amitié, l'abondance! vivent les jeunes. .. [Regardant les
enfants qui se groupent autour de lui.) Et vive aussi le petit
monde... Tout ça ira, chantera, dansera... {avec respect.) Mais
avant tout, faut consacrer la gerbe, car on ne doit point se jouer
des vieux us.

rose. Faites donc tout à votre idée, vieux, et à l'ancienne mode, vous aurez la gerbe pour récompense.

rkmy, souriant. J'aurai la gerbe? et me donnerez -vous aussi des bras pour l'emporter chez moi, à six lieues d'ici?

rose. J'entends! on y mettra le prix, mon brave bonune, et vous choisirez le blé ou ce qu'il y aura dessous. Allons, voilà mon estimation, cinq francs pour la gtrbaude! Que chacun fasse comme moi, suivant scs moyens.

Les plus pauvres mettront ce qu'il pourront.

Ca ne serait qu'un petit cadeau, un petit sou, ça porte toujours bonheur I qui le donne.

(FUC met une pièce de cinq francs au fiied de la gerbe.)

LF. Père rêmv, la saluant. Vous êtes bien honnête, la bourgeoise. {Le père Fauveau approche lentement et fouille dans sa poche pour choisir une petite pièce de monnaie.}

rf.my, gaiement. Mettez y une idée de bonne amitié et le compte y sera. (Faureau met une petite pièce de monnaie et serre fa main à Rémy qui s'incline.)

LA MÈRE FAUVEAU s'approche aussi et retire de set poches un dè à coudre, une paire de ciseaux, un couteau, une pelote, du pi, et met le tout au pied de la geibe. — A

l Rémy, lui donnant la main. Ça sera pour la jeune fille.

RÉMY, lui montrant Claudie , qui est près de. la gerbe. Merci pour elle, mais elle n'a point besoin de ça pour vous aimer. {La mire Fauveau embrasse Claudie.}

SYLVAIN rien/ à son tour et tire sa montre qu'il veut aussi déposer.

RÉMY, Carrelant. Oh! ça! c'est trop beau pour du monde comme nous !

Sylvain. Vous n'avez peint le droit de rien refuser . . vous êtes lieutenant de gerbaude; je connais la coutume aussi, moi !

{Il met sa montre et serre la main d Rémy.

En prenant sa place, il salue Claudie qui fait u» mourrmen/ qrut n'est aperçu que de .S'y ira in. — Une toute petite pile aporie bravement «ne grosse pomme verte.)

RÉMY, prenant la pomme et embrassant r enfant. Merci, ma vieille. .. Je reçois votre bénédiction, mon pe'.it cœur. {Divers autres viennent plus rapidement apporter leurs offrandes. Rote s'approche de Denis Ronciat qui se tient d l'écart, et lui dit:)

rose. Eh bien I est-ce que vous ne voulez rien donner pour ce pauvre homme, vous qui avez le moyen T

ronciat, fouillant dans sa poche. Si fait ' si fait! (Il approche pour faire te mime jeu de scène que les autres. Rémy fait un mouvement et f arrête.)

rêmy, le pxant. Denis Ronciat I {Avec colère et mépris.) Retire ta main et ton offrande. .. je n'en veux point. {Dans le mouvement des personnages qui occupent la scène, on ne fait pas grande attention aux pamlr t de Rémy. Rose , qui est plus prête de Ronciat, les remarque.)

ROSE, à Denis. Eh bien I qu'est-ce qu'il a donc contre vous ce vieux-là ?

dénis, d Rose. Ah ! ma fol, je ne sais point. Différemment... je ne le connais pas.

C'est si vieui, ça radote 1 fauveau, criant. Allons, la chanson, vieux, la chansoul Silence, là -bas!

It EUT, .'Auniflnr d'une voit rouit.

A. U autur do ion

Tu gagneras ton paavra sort!

arraits tu caatua.

A la soeur de (on vitaige...

Tu gagneras ton pauvre sort!

tUv.

Aprèa grand'peine et grand effort.

Après travail et long usaige ..

Après grnod' peine et grand effort,

Pauvre paysan voici la mort!

REPHISI K» «.UitCII.

Pauvre paysan, voici 1a mort!

rose, les arrêtant du geste. Oh ! pas de cette chanson-là, «die est trop triste !

rémy. Elle est bien ancienne ; je n'en sais que de celles-là.

fauveau. Mieux vaut ne point chanter ue nous dire une chanson de mort un jour e gerhaude f

rêmy. La mort vous fait peur à vous autres parce que vous êtes jeunes! SI vous aviez mon â«e, vous vous diriez que la mort et la vie, c'est quasiment une mène chose. Ça *e tient comme l'hiver et l'été, comme la terre et le germe, comme la racine et la branche.

* Pa y o»t la »«!» «yllab# daa« la langago raatiqu* totntn? dan. la virai fnnçaiv.

(Regardant Den is.) Un pou plus tôt, un peu plus lard, faut toujours souffrir pour vivre, et vivre pour lüutirir. Allons, puisque vous n'estimez point, iges chansons de rancîeu tempo, je vas vous faire un petit discours sur la gerbaude. Celui qui ne peut point chanter doit parler... .Mais la voit me fait défaut Donnez-moi un verre de vin blanc.

FAI VEAU. Si vous souhaitiez un doigt de brandevin, ça vous donnerait plus de force; c'est souverain, après moisson.

RfcUY, regardant Denis. Oui, c'est ça, je veux bien, j'ai quelque chose it direct je veux le dire. Donnez-moi du rude.

CLAUDIE, voulant l'empêcher de boire l'eaa-d'-ric que lui présente la mire Faut eau. Mon père, ne buvez point ça ; à votre Age, c'est trop fortî Rappelez-vous que l'an passé ça a uian iué vous tuer î

RfeUY. flah! bah! laisse-moi donc? je me sons faible, ça me remettra.

DENIS, à demi-voix vers Itose et le cnrnemureux Allons! allons! la musette; c'est assez écouter ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

LA MÈRE FAUVEAU, qui est prit de lai, versant d boire aux moissonneurs. Excusez, monsieur Donnât ; quand un homme d'âge veut parler on doit l'entendre; et quand il parle sur la gerbaude, ça porterait malheur de l'interrompre.

îiêmy, élevant son verre. Criez avec moi, mes amis: à la gerbe I h la gerbande !

TOUS, criant. A la gerbaude l (Les personnages reprennent leurs mimes places comme à l'entrée de la gerbaude.)

ki mv, se découvrant. Tous font de même.

Un grand silence règne autour de Rémy.

« Salut à la gerbe 1 et merci à Dieu pour

• ses grandes bontés! De tous tes présents,

• mon hou Dieu, v oi à le plus riche ! Le beau » froment, la joie de nos guércts, l'orne- » nient de la terre I la récompense du lahou- » rcur! Voilà l'or du pavsan, voilà le pain » du riche et du pauvre 1 Merci a Dieu pour ,

• la gerbaude! » (4«z auulaiib.) Failen connue moi, mes enfants, buvez, et arrosez a gerbaude. [Tous boivent, la mire Fauveau et (es autres femmes ayant fait le tour pour remplir tes verres .)

TOUS, avec rtspect. Merci à Dieu pour la gerbaude ! {/!< viennent faire du fond de leurs verre» des libations sur la gerbe.)

fauveau, reprenant ta place, Ça va bien!

vous avez bien parlé, père Réiuy (lux autres.) Le vieux-là n'esL poiut sol !

ufcM Y, à la gerbe. « Que le bon Dieu bér> nis.se la moisson de cette année dans la » grange comme il l'a bénie sur terre ! Le » blé a foisonné, il ne sera poiut cher. Tant » mieux |K>ur ceux qui n'en recueillent qu'au » profil des autres 1 Le pauvre inonde peine d beaucoup; le bon Dictr lui envoie des anj* nées qui le soulagent. Le riche travaille » pour ses enfants, les pa irres sont les en-

• fants de Dieu, et il fait travailler son soleil » pour tout le monde. Merci à Dieu pour le

• pain à b»n marché et pour la gerbaude ! »

tous, répétant les libations. Merci à Dieu

pour k gerbaude !

CLAUDIE, prenant le gobelet que Rémy porte à ses lèvres . Ne buvez plus, mon père, , vous êtes pâle I

RfeMY. Est-ce que j'ai mal parlé, cette fois? (d Rose. Ai-je offensé la bourgeoise?

Rose. Non, mon vieux ! Je tic mi ht point

CLAUDIE

portée contre le pauvre monde. Parlez, parlez !

RÊMY, lui présentant le bouquet qui domine la gerbe. « Que Dieu récompense les » bons riches !... (Il l'embrasse.) Qu'il les »

conserve tant qu'il y aura des pauvres!

» (Regardant Ronciat. Des gens heureux » qui lèvent la tête cl qui font le mal... Il y » y en a, le ciel les voit ! Des gens bien à o a plaindre... il y en a aussi: la terre les » connaît ! (Se replaçant près de la gerbe.) » Gerbe ! gerbe de blé, si tu pouvais parler 1 » si tu pouvais dire combien il t'a fallu de » gouttes de notre sueur pour t'arroser!

» pour te lier l'an passé, pour séparer ton » grain de ta paille avec le fléau, pour te » préserver tout l'hiver, pour te remettre » en terre au printemps, pour te faire un » lit au tranchant de l'arreau, pour te re- * couvrir, te fumer, te herser, t'héserber, » et colin pour te moissonner et te lier en- » core, et pour te rapporter ici, où de nou - » v elles peines vont recommencer pour ceux » qui travaillent... (En s'exaltant.) Gerbe » de blé tu fais blanchir et tomber les clie- » veux, tu courbes les reins, tu uses les genoux. Le pauvre monde travaille quatre- » v ingts ans pour obtenir à titre de récolte- » pense une gerbe qui lui servira peut-être » d'oreiller pour mourir et rendre à Dieu sa » pauvre âme fatiguée. . (A Ronciat avec » colère.) L'est qu'il y a des mauvais cœurs, » Denis Honriat, il y a de mauvais cœur ! Je » ne dis que ça ! »

DENIS, au cornemittifux. Vingt sous, si tu fais brailler ta musette !

LE CORNEMJSBWL Nenui, monsieur...

Louper la parole à un vieux.. . ça ferait crever mon instrument!

RÉMY. balbutiant et repoussant machinalement sa fille qui veut l'emmener. Laissez moi... laissez-moi dire... Il y a des gens

qui prennent à leur prochain plus que U vie...

Ils lui prennent l'honneur. Oui, oui, laisse-moi, ta fille.. . tu nu* fais perdre mes idées ! . . .

CLAUDIE. Mon père est malade, voyez ses yeux ! Ce qu'il dit lui fait du mal. Aidez-moi à l'ôter de là.

RÉMY, soutenu par Sylvain et Claudie. Le groupe est resserré autour de lui. Oui, je me sens malade... je ne vois plus ! Est-ce que vous n'êtes plus là, vous autres ? Je vous ai attristés... je vais chanter encore. (Atteignant ta gerbe qu'il fait tomber.) Pauvre paysan, voici la inortl (// s'affaisse sur ta gerbe.)

CLAUDIE, avec détresse, bonnes gens, mon père se meurt !

ROSE, à un f/ioûftmnrur. Vile le médecin, le curé !

Sylvain. Courez vite, c'est un coup de Ming!

RÉMY, la iite sur la gerbe. C'est trop tard ! Dieu me fera grâce. J'ai tant souffert dans ce pauvre monde!... ma fille!.. . uia fille!...

c'est une bonne (U!c, entendez -vous? (.Verront convulsivement la main de Sylvain.) N'impuric qui vous êtes, ayez soin de ma fille! I

CLAUDIE, se jetant sur lui. Mon père, mon , pauvre père ! ic veux mourir avec loi !

nf.MY, touchant la gerbe et se soûleront un peu. Ali! la gerbaude I la gerbe! l'oreiller du pauvre ! (Il tombe sur la berge.)

ROSE. Ayons soin de cette pauvre fille !

i la U Lu K FAUVEAU- Ça fend le cœur !

FAUYEAU, arec doulteur. Vui|à une triste I gerbaude!

DEMS, bas, se penchant irert Claudie .

Lijudie, Liaudîe, je ne l'abandonnerai point, vrai !

SYLYAIN, de l'aune côté. Claudie, votre père vous a confiée à moi, c'est sacié !

ACTE If

Le théâtre r»prêa*n»* l'ioltruur du togemat d*» mé-

tayer». Mai ton «p. |iav>mi t bien meublle il

l'ancHenne rende, el bien trnu*. Une «ortie «u fçnd qui en fermée par une part* qui «e trouve k In iiaifteur d'npp«n. An fond, à penche, pria de la parte rè «ortie, est dix* fenêtre, «Utaai ta fui Au» rtt un bas de buffet. Iln même côté, •,! premier plan, une grand* cheminé* avec du feu ; .lèvent !* feu «ont de» fera I repa«*er. A drnitê, au fond, eat nn e*ealier qai prend k partir de ta par tu de <<rp« et qni conduit à nue galerie pleréa i la hauteur d un premier, et qui donne dan* l'intêri. nr. Du mù.ue cité, »ur le devant, une table , dessus eat une couverture, une pe tite Uaee, un carreau, du tfr»"», an fer, tout ce qu'il faut pour repataer du lin^e.

SCENE PREMIERE

LE PÈRE RÉMY, astis dans la r hem niée, l'air hrbité; LA MÉR8 FAUVEAU, assue près de ta table, et qui file au fuseau ; CLAUDIE, A la table , et çut repasse du linge.

LA MRÈE FAUVEAU. Jfi VOOS «SSOre, ma fille, que vous iie nous êtes point à charge, et que vous avez tort de vouloir nous quitter. Vous travaillez plus proprement et plus subtilement que pas une de mes servantes, vous avez un grand courage dans les bras, dans les jambes et je crois surtout dans le cœur. Et si nous faisons ou peu de (ié(H*nse pour gauler votre pauvre père, qui, depuis sou coup de sang de la moisson, ne s'aide quasiment plus, nous eu Minimes bien récompensés par voire travail qui vaut gros dans une métairie ; par aiusi reste/, doue avec uou* jusqu'à temps que votre père se rétablisse, si c'est la volonté du bon Dieu.

claudie. Vous êtes un âme grandement lionne, mère Fauveau, et si je veux m'vn aller, ne le prenez point ranime une méconnaissance de vus amitiés. Vous m'eu faites tant, que je voudrais pou voir mourir a votre services mais, aussi vrai que j'aime le bon Dieu et vous, je ne veux point rester davantage. (Elle ra à la chemin te, embrasse ton pire , prend un autre fer el revient â la table.)

la mère fauveau. C'audie, je ne vous demande point vos raisons. Peut-être que j'en ai nne doutante, je ne vous eu estime que mieux : peut-être que, dans peu de U-mp-t, je vous dirai que vous faites bien de partir; mais votre père n'est pas encore en étal, et vous ne pouvez point remmener avant de vous être pourvue d'ouvrage pour le soutenir.

claudie. Mon père est faible, nuis il ne paraît point souffrir; et comme je sais qu'il aime beaucoup son endroit, j'ai daus mon idéequ'ilade l'ennui d'en être absent. Je suis quasiment assurée de trouver de l'ouvrage chez nous : ou m'emploie aux lessives, on me donne des blouses à faire, je travaille aussi à la terre, qui est plus légère là bas que par ici. J'aurai plus de peine qu'avant puisque mon père ne peut plus s'occuper.

Mais qu'est-ce que ça me fait d'oser ms

santé? je dorerais toujours bien autant que ce pauvre liommo-fa, qui n'en a pas pour longtemps, et qui depuis deux mois qu'il est malade chei vous, n'a pas l'air de pouvoir reprendre ses forces. (BU* va terrorer le linge quelle a sur la table, aans le bat de buffet qui est au-dessous de la crottée.)

LA MÈRE fauyf.au, se levant. Mot, je le trouve mieux depuis deux ou trois jours, et ce matin il m'a parlé plus longtemps et plus raisonnablement qu'il n'avait fait depuis son accident.

CLAUDIE, rvomant à gauche prit de la mire Fauveau. Il vous a parlé F El., .qu'est-ce qu'il vous disait ?

LA MÈRE FAUVEAU. fl me demandait si le médecin l'avait condamné, et s'il en avait pour longtemps à dorer comme ça sans rien taire.

CLAUDIE , regardant »on pire. Panvre père ! je sais bien qu'il regrette nen'être nas mort sur le comp. Mais voyez- vous, quand je devrais le garder comme ça, en misère, je ne plaindrais pas ma peine. Ah ! tout ce que le bon Dieu voudra, pourvu que je le conserve ! Vous ne savez pas quel homme c'était, mère Fauveau ! (Elle essuyet tet yeux à la dérobée,)

LA MÈRE FAUVEAU, lui prenant la main.

C'est pour cela, ma pauvre Claudie , qu'il vous faut rester encore. Il ne manque rien ici, et vous pouvez le voir à chaque moment.

CLAtJDIE. Je sais qu'il ne sera jamais aussi bien que chez vous, ni moi non plus !

la mère fauveau. Et bien, alors?...

claudie. J'attendrai encore une quinzaine pour vous obéir. Aussi bien, je vous serai utile pour vous dériver et sécher votre chanvre Et après ça, malgré vos bontés, je m'en irai, parce que je crois que c'est mon devoir. Allons, je m'en vas chercher la fournée.

J'emmènerai mon père jusqu'au cellier. Ça le promènera un peu. (Elle s'approche de ton père et le fait lever tans qu'il fasse de résistance ni paraître se soucier de ce qu'on v tut faire de lui.)

la mère fauveau. parlant haut, fl faut prendre l'air, père Rémy, ça vous vaudra mieux que d'être toujours dans la cheminée.

iêmy, parlant avec effort. J'ai toujours froid!

la mère fauveau, à Claudie. Voyezvous qu'il entend bien aujourd'hui ?

claudie. Ça ne vous contrarie pas de venir avec moi, mon père?

remy. Est-ce que nous retournons chez nous?

claudie. Pas encore, bientôt 1 [Elle sort par te fond avec son père ; Sylvain, du haut de la galerie , guette sa sortie.)

LA MÈRE FAUVEAU, SYLVAIN

SYLVAIN, à ta mère , qui revient prsdela table. Eb bien, mère, avez-vous réussi ?

la mère fauveau, levant la tête. Sylvain, j'ai fait ce que j'ai pu, Une mère n'a que sa parole. J'ai eu tort peut-être de te la donner, mais je ne sais point résister à ce que tu veux.

SYLVAIN. EL.. elle restera?

la mère fauveau. Encore une quüüiuiue pour nous aider à tciller le chanvre.

CLAUDIE

Sylvain. Une quinzaine? Rien que ça?

elle veut toujours nous quitter ?

LA MÈRE fauveau, prenant *a quenouille et la portant sur le bat de buffet. Son idée ne changera point, sois-en assuré. C'est une fille qui pense trop bien pour vouloir mettre dudésaccord dans une famille.

SYLVAIN, descendant. Mère, je ne sais pas quelle idée vous avez ! vous croyez que je pense à celte jenne fille, et. .. je n'y pense point (Il regarde au dehors du côté où est sortie Claudie.)

LA MÈRE fauveau, l'attirant à elle.

Sylvain I faut pas dire des menleries à sa mère !

Sylvain. Je n'y pense point tant que vous croyez l Ecoutez donc, je suis un peu chef de famille, depuis que le père est éboité

; et je vois bien qu'une servante comme Clandie porte profit à notre ménage. Ce n'est pas deux, trois servantes qui vous la remplaceront, convenez-en. Une fille si adroite, si prompte, si éparnante, si fidèle 1 Une malheureuse enfant qui n'a rien et qui n'est jalouse que de faire prospérer le bien d'autrui 1 Est-ce peu de chose ça? faut-il pas bien de la raison et de la religion pour avoir ces sentiments-fa ?

LA mère fauveau. Oui, oui, mon enfant, c'est vrai t mais si tu prends tant de feu à la chose, c'est moins par intérêt pour l'épargne que par inclination pour cette jeunesse. Tu voudrais bien t'en faire accroire a toi-même fa-dessus, mais je vois clair : elle \ te plaît... et tu le lui as dit 1

Sylvain. Non, mère, jamais I ça, j'en jure I

la mère fauvèau. Jamais?

Sylvain. J'ai jamais osé I

la mère fauveau. Alors, dlel'a deviné!

car, pour sûr, elle le sait.

Sylvain. Si elle le sait, c'est donc que vous le lui avez dit? Oh! la bonne brave femme de mère que vous êtes! (Il l'embrasse,)

LA mère FAUVEAU. Voyez le traître d'enfant ! il me flatte pour me fourrer dans ses folle tés! Non, Sylvain, non; je n'ai rien dit, et je ne dirai rien. Tu ue dois point conrLiser cette Claudie, parce que tu ne peux point l'épouser.

Sylvain. L'épouser? Et où serait donc l'empêchemcDt? est-ce que nous sommes riches pour que je cherche une dot ? Nous

avons nos bras et notre courage au travail, et Claudie apporterait celte dote-fa bien ronde et bien belle !

la mère fauveau. Mais ton père a son idée contraire, et s'il ac doutait de la tienne, il n'aurait point de repos que Claudie ne soit hors de chez nous.

Sylvain. Mon père I mon père entendra la raison!

LA mère FAUVEAU. Pas sûrl depuis qu'il est certain que la bourgeoise a tout de bon du goût pour toi, il est comme fou de contentement, et si on venait lui dire que tu veux épouser Claudie! Claudie la moissonneuse, Claudie fa servante, ça lui ferait une mortification !...

Sylvain. Mon père a fa tête vive, mais non point dérangée. II m'écoule toujours, quand je lui bataille tout doucement scs fantaisies. Mère, l'empêchement dont j'ai crainte, ce n'est point ça! c'est que Claudie ne m'aime point

la mère fauveau. Elle a toujours bien peur de t'aimer, puisqu'elle veut partir?

Sylvain. Ou bien elle a peur d'être oubliée par un autre qui l'attend peut-être dans son pays.

la mère fauveau. Ce n'est point chose impossible. Tu vois donc bieu qu'il ne faut point te presser. Après tout, nous ne fa connaissons point, cette fille; nielle ni personne de son endroit, excepté Denis Ronciat, qui dit ne point se souvenir d'elle. Nous l'avons gardée par charité sans nous informer de rien; c'était notre devoir! mais enfin, j f ai observé qu'elle était fort secrète, autant sur elle-même que sur les antres, et qu'elle ne répondait guère aux

questions. Qui sait si elle n'a point une connaissance, bonne ou mauvaise!

Sylvain. Mère, mère! qu'est-ce que vous dites fa! I ne mauvaise connaissance! nous ne savons rien d'elle!... Et qui connaîtrezvous pour bonne et sage et juste, si ce n'est point Claudie? Un mois de moisson, deux depuis, ça fait trois mois qu'elle est sous nos yeux, la nuit comme le jour. Où avez-vous vu jamais vu une misère si fièrement portée, une jeunesse si sévèrement défendue? Faites une comparaison de cette fille-fa avec toutes les autres. Les riches sont glorieuses, coquettes et cherchent l'argent dans le mariage. Les pauvres sont lâches, quémandeuses et cherchent l'aumône dans l'amour.

Voyez si Claudie leur ressemble, elle qui, au lieu de demander toujours quelque chose, refuse tout ce qu'elle ne peut pas payer par son travail, elle qui cache sa pauvreté et qui passe la moitié des nuits à recoudre et à laver les pauvres nippes de son père et les siennes! Elle qui est si farouche à tous les hommes que, pendant la moisson, quand elle était seule au milieu de trente garçons, pas tous bien retenus ni bien honnêtes, elle empêchait, rien que par l'air de son visage, les mauvaises paroles et les mauvaises chansons! Est-ce que je ne la voyais pas, moi ?

morte de fatigue et ne s'oubliant jamais?

défiante même d'un regard et se faisant respecter i force de se respecter elle-même?

Non, non! cette fille-fa n'a jamais fait un faux pas dans sa vie, et celui qui ne voudrait pas le voir serait aveugle.

la MÈRE. Ah ! mon fils ! comme te voilà épris ! Allons ! je vois bien qu'il faudra contrarier ton père pour te contenter. Après tout, la contrariété de ton père sera d'un moment, et ton contentement, à loi, c'est pour toute ta vie ! Le voilà avec la bourgeoise, et Denis Ronciat qui occupera l'une, du temps que nous tâcherons de persuader l'autre.

LA MÈRE FAUYEAU, FAUVEAU, LA G R AND' ROSE , DENIS RONCIAT, SYLVAIN

SYLVAIN. Ah ! Il y avait longtemps qu'on ne vous avait vu, maître Ronciat ! Pas depuis la moisson ?

DENIS. Tu es fâché de me voir ? , SYLVAIN. Point du tout ! j'en suis content.

dénis. J'aurais cru ., dil'remment que lu n'étais point pressé de voir la fin de mou absence.

rose. Et à cause qu'il s'en serait réjoui ?

Est-ce donc que vous portez ombrage à tout© la jeunesse du pays ?

dénis. Ab ! voilà que vous me tanniquez encore, la belle Rose ! Je pourrais bien vous rendre la pareille !

bose. Essayez-y donc une fois, qu'on voie enfin sortir l'esprit que vous tenez si bien fermé de clef dans votre cervelle.

FAUVEAG, inquiet et se battant les flancs.

Ah ! font-ils rire ! font-ils rire!

dénis. J'aurai peut-être bien plus d'esprit que vous ne voudrez, si je dis seulement les choses comme elles sont.

faute AG. Quelles choses donc î dénis. Je les dirai à la Rose si elle veut causer avec moi tout seul.

rose. Eh bien, c'est ça, causons; car voilà une heure que vous m'ennuyez avec des disettes que je ne comprends point.

Sylvain, au fond, avec ta mère % à F aur eau. Venez, mon père, j'ai aussi quelque chose à vous dire, avec ma mère que voilà.

FAUVEAG, à Rose. Nous vous laissons, notre maîtresse ! (Bas.) Mais si c'est du mal de Sylvain qu'il veut vous dire, n'en croyez rien.

ROSE, bas à Fauteau. Ne t'inquiète point, je m'en vas lui donner son congé à ce Ronciat I (Regardant Sylvain qui monte l'escalier. } Mais si ton garçon m'aime, fais-lui donc entendre qu'il est trop craintif avec moi et qu'il serait temps de me le dire lui-même.

fauveau, de même. Il demande à me parier, je réponds que c'est pour ça.

SYLVAIN. Allons, venez, mon père. (Il lui donne la main et l'aide à monter. Ils disparaissent au bout de la galerie.)

SCÈNE IV

LA GRAND'ROSK, DENIS HONCIAT.

ROSE, s'asseyant d gauche. Allons, faut s'expliquer !

dénis. Oui, différemment faut s'expliquer, ma charmante ; car voilà trois mois que vous me faites trimer, et j'aimerais mieux savoir mon sort tout de suite que de passer pour un innocent, quand tout le monde dit et quand votre métayer dit, à qui veut l'entendre, que vous épousez Sylvain Fauvean, rose. On dit ça? Eh bien ! quand on le dirait !

dénis. Excusez 1 ça me moleste, moi!

ROSE. Je oe vous ai jamais rien promis.

Si vous avez voulu me courtiser, c'est votre affaire. Vous avez couru la chance comme les autres !

DENIS. Vous avez raison, belle Rose, un garçon doit courir ces chauce-là, et vous valez bien la peine qu'on se dérange pour vous suivre. (Il prend une chaise à droite, la place prêt de Rote et s'assied.) rose. A la bonne heure! Parlez donc honnêtement.

dénis. Je parlerai tant honnêtement que vous voudrez , et quand je dis que je suis molesté, ce n'est point tant à cause de moi qu'à cause de vous.

rose. Yoilà où je ne vous entends plus.

Vous pensez (rue ce serait hontable pour moi d'épouser le fils de mon métayer parce qu'il n'est point riche... Mais si c'était mon idée, si je me trouvais assez de bien pour deux ?

Quand un homme de petite condition est franc et rangé, il vaut bien autant qu'un plus relevé qui se conduit mal.

CLAUDIE

dénis. Et différemment... C'est pour moi que vous dites ça?

rose. Non ; mais enfin, si vous voulez que je vous donne une raison de mon refus, c'est que je crois que vous avez quelque chose à vous reprocher.

dénis. Moi ! On vous a dit du mal de moi ? Je sais ce que c'est.

rose. Vous le savez ? Alors confessezvous donc tout seul, ça vaudra mieux.

dénis , d part. Diachc ! si ce n'était point ça !

ROSE. Eb bien ?

dénis, à part. Je sois pris !

ROSE. Teuez, Denis, vous avez une lourdeur snr la conscience. Si j'étais chagrinante, j'aurais pu vous tourmenter avec ça devant le monde ; mais j'ai voulu attendre de vous en parler seul à seul, et puisque nous y voilà, convenez que vous avez fait du tort à quelqu'un ?

dénis. Pourquoi diantre croyez-vous ça?

si vous voulez croire tout ce qu'on dit 1 rose. On ne m'a rien dit, je n'ai rien demandé, et d'ailleurs l'homme que j'anrais !

questionné ne serait plus en état de ine ré-l pondre. Mais j'ai entendu, le jour de la dernière gerbaude, des paroles que vous seriez bien en peine de m'expliqncr.

dénis. Ce vieux qui battait la campagne ?

rose. Ce vieux parlait bien raisonnablement Vous avez dit que vous ne le connaissiez point, encore qu'il fût de votre endroit.

Votre pays n'est pas si gros que vous n'y connaissiez tout le monde... Vous n'êtes pas revenu ici, c'est sans doute par crainte d'y rencontrer des gens qui peuvent vous faire rougir ; et quant à moi , ne me souciant pas d'être la femme de quelqu'un à qui l'on peut dire : « Vous m'avez pris plus que la vie, vous m'avez pris l'honneur ! » Ah! le vieux a dit comme ça !... Je vous ai battu froid, et quand je vous ai rencontré depuis, à la ville, je vous ai prié de ne me plus faire ni cadeaux ni invitation.

dénis», se levant. Si je vous ai offensée.

Rose, pardonnez-moi. Différemment, quand on est amoureux on est jaloux, on a du dépit... On ne sait point ce qu'on dit!...

Quant à ce vieux et à sa fille.. .

Rose, te levant. Sa fille ? oui ! Je me doutais bien qu'il était question de sa fille...

dénis. Pardi ! puisqu'elle vous a prié ! Je le vois bien qu'elle vous a indisposée contre moi !

rose. Je vous jure qu'elle ne m'a Jamais dit un mot !

dénis. Oh ! vous lui avez promis de ne point la trahir !

rose. Denis ! vous m'en appelez plus que je n'en savais, et j'en devine plus que vous ne m'en dites. Vous avez trompé cette jeunesse et vous êtes sans doute cause qu'elle est dans (a misère et dans la peine. Voilà pourquoi son père a refusé votre argent de la gerbaude ! Tout le monde n'a pas vu ça ! mais je l'ai vu, moi !

dénis. Oui da ! vous avez de bons yeux; mais vous ne voyez point tout rose. Qu'est ce que je ne vois point?

dénis, omc intention. Vous ne voyez point que votre Sylvain, que vous croyez si franc et si rangé, en conte à cette même fille, à telles enseignes que bien du monde prétend que ce n'est point vous, mais elle, qu'il va prochainement épouser !

rose. On dit ça ? Oh ! vous en imposez, Denis !

DENIS. Demandcz-leà qui vous voudrez chez vous.. . hormis les prents qui ont leur intérêt à vous trompr, tout votre monde vous dira qu'il en est affolé.

rose, l'iivment. Affolé de cette Claudie?

dénis, arec intention. Elle n'est point tant laide.

rose, se remettant. Non certes, qu'elle n'est point laide! et elle est encore toute jeune; ch bien ! si elle est au goût de Sylvain, pourquoi est-ce ou'il ne l'épouserait point ? c'est un honnête homme, lui, et il n'est point dans le cas d'abuser d'une malheureuse.

dénis. Ah ! vous le prenez comme ça.

Rose? ça vous est égal?

ROSE. Vous le voyez bien !

dénis. Pour lors, pardonnez-moi de vous avoir chagrinée et acceptez-moi pour votre mari.

ROSE, avec dépit. Je ne veux point me marier.

dénis. Oh ! ça se dit comme ça, mais on en revient t

rosb. Non, vous dis-je ; restonslvons amis, si vous voulez, mais ne me fréquentez plus dans l'idée de ra'épooser, je vous le dé-

fends. dénis. Vrai ?

rose. Vrai.

dénis. Yoilà-t-il pas! prcc que j'ai en dans le temps une connaissance! comme si c'était une faute contre vous que je n'avais jamais vue ! comme si c'était un mal pour un garçon de se divertir un peu devant que de songer à s'établir! comme s'il fallait damner tous ceux qui ont eu des maîtresses de bonne v lonté I Voyez-vous ça ! Vous faites bien la renchérie, dame Rosel (Arec intention.) Et si, vous êtes fautive comme une autre ; je ne vous reproche point, moi, quelques petites aventures que vous ave* eues pendant et depuis votre mariage! Allez! allez! noos ne sommes ps des anges, ni vous, ni moi, ni les autres ; et vous pourriez bien avoir pour moi la tolérance que j'ai pour vous!

rose. Vous voulez faire l'insolent, ça ne servira qu'à me dégoûter de vous davantage.

dénis. Non, ça n'était point dans mon intention.

rose. Si fait ; vous autres beaux garçons à la mode, vous tirez gloire de vos faiblesses, et vous tenez les nôtres à déshonneur. Mais je sais, moi, que personne ne put venir me dire que je lui ai fait du tort, que je l'ai rais dans la peine et laissé dans la honte. Mes fautes, si j'en ai commis, n'ont nui qu'à moi, tandisquela vôtre a été tout profit pour vous, tout dommage pur le prochain. Allez- vousen là-dessus, et ne me priez point davantage.

dénis. Voilà donc mon congé expédié !

On lâchera de s'en consoler. (>(part, en se retirant.) Je dois ça à Claudie. Ah! par ma foi, Clanaie, tu me le pyeras! (Il sort.)

SCÈNE V

ROSE, seule.

Ça n'est pas vrai ! Sylvain ne regarde point cette Claudie. Son père ne serait point assez fou pour me dire qu'il est malade d'amitié pour moi, tandis qu'il songerait à une autre.

(Apercevant le père Fauveau du haut de la galerie.) Ah! le voilà, ce père Fauveau. Faut en finir! faut savoir la vérité!

SCENE VI

ROSE, FAUVEAU, avec une figure consternée.

rose. Eh bien, vient, qu'est-ce que c'est que cette mine-là que vous me faites? qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

fauveau, qui est descendu et qui est au fond. Il y a de nouveau que... il n'y a rien, maîtresse.

rose. Ah! ne me le dis pas comme ça, père Fauveau; j'ai dans l'idée que tu me trompes toi-même. Ton garçon ne jure point à moi, il veut épouser votre servante Claudie.

fauveau. Ah ! vous savez la chose?

rose. C'est donc vrai?

FAUVEAU. Non, ça n'est pas vrai! c'est une songerie qu'il a mise dans la tête de sa mère. Il n'aura point mon consentement d'abord.

rose. Il est majeur, et tu ne peux pas l'empêcher de faire ce qu'il veut. D'ailleurs, tu n'es pas déjà si maître chez toi, et tu finis toujours par céder.

fauveau. Je ne céderai point. Soutenez* moi.drting Rose, et vous verrez!

hose, débitant avec dépit. Que je te sou* tienne pour forcer ton garçon il m'épouser?

Est-ce que tu es fou 1 Est-ce que lu crois que j'y tiensii ton garçon ? Est-ce que je manque d'épouseux, pour en vouloir un qui ue veut point de moi?

fauveau. La, la! vous êtes en colère, notre bourgeoise ! tout ça se passera. Tenez bon, je vous dis, et Svlvau reviendra de cette folioté. Vous l'airm-z, c'est sûr, puisque vous voilà toute rouge et toute dépitée.

rose. Je confose que je suis en colère, mais c'est du mauvais personnage que tu m'as fait jouer. Tu t'es gauW* de moi, tuas fait accroire à ton gars que j'étais coiffée de lui, et à cette heure je vas servir de risée à loi et à cette Claudie t mais j'en serai assez vengée, va ! qu'il l'épouse sa Claudie ! je veux que tu y donnes ton consentement, je veux que ça mit vite conclu ; je ne demande que ça.

fauveau. Est-ce que vous savez sur elle quelque chose qui pourrait en dégoûter Svlvau? faut le dire bien vite !

rose. Non ! je ne suis point traître! je île dirai rien, mais qn'il l'épouse sa Uaudie, qu'il l'épouse ! [Elle sort.]

SCENE vn

FAUVEAU, seul.

Tout n'est point fini encore 1 voyons, faut pas perdre U léio surtout ! Je vas d'abord renvoyer cette malheureuse ! Non, ça serait pis. Je vas savoir ce que Denis Ronciat a pu dire d'elle à la bourgeois !... c'est ça. [Il remonte r ers le fond et voit Sylvain, qui entre pAle et défait.)

SYLVAIN, FAUVEAU

fauveau. Ah! vous voilà, vous? Eh bien !

vous êtes dans l'intention de choquer votre père et de l'offenser ?

syi.vain. Non, mon père, je ne crois point vous offenser en vous disant que je veux tenir la conduite d'un honnête homme. Je ne me marierai point pour del'argeiiL Je ne tromperai point une femme qui est bonne pour nous, (tour l» ut le monde, et qui mérite d'avoir un homme qui l'aime franchement.

CL Al'Dl F..

Je ne dirai donc jamais à la (irand'Rose que je l'aime. Je mentrais, et vous ne voudriez pas faire de votre Gis un meilleur.

FAUVEAU. Je ne peux pas te forcer làdessus ; mais je l'empêcherai d'éjwuser celle mi-ère, celte loqueteuse de Claudie.

Sylvain. Pourquoi me parlez vous de Claudie? Est-ce que je vous ai dit que je voulais répouer ?

fauveau. Ta mère me l'a dit devant toi, et tu n'as pas dit non.

SYLVAIN. J'ai dit que si elle était aussi honnête qu'elle le paraissait, sa pauvreté était un mérite de plus, je n'ai dit que ça, mon père; là-dessus, vous vous êtes enlevé, et le ! respect que je vous dois m'a empêché de (continuer le discours que nous avions eusemble.

FAUVEAU. Et à présent que tu me vois plus tranquille, tu viens me dire que tu t'obstines contre moi?

SYLVAIN. Non, mon père. J'ai réfléchi un moment, et j'ai vu que le mariage ne tue convenait point.

fauveau, allant à lui. ('Ai mariage-là ne te convient point, à la bonne heure, mon garçon, te voilà plus raisonnable!... j'avais pris la mouche un peu vite... Ne pensons plus à ça, Sylvain, pas vrai ?

sylvajn. Si je vous ai manqué en quelque chose, pardonnez-le-inni, mon père.

FAUVEAU. Non, non, mon garçon. C'est moi qui suis précipiteux. N'y pensons plus!

(A part. Ça se remmanclie ! il n'y a pas trop de mal ! Jecours-direç* à la bourgeoise et l'empêcher défaire paraitreson dépit, llsort.)

SCÈNE IX

SYLVAIN, MU ?, s osstyanid droite, pleurant.

Me marier, moi !oh ! jamais, par exemple, car il n'y a point de femme sans reproche.

Non ! i! n'y en point, puisque Claudio est fautive! La maîtresse de Denis Ronciat, d'un sot, d'un glorieux qui n'a pour lui que son argent, sou assurance auprès des femmes, son air hardi et content de lui-même! Ah!

les plus retenue* dans l'apparence sont les plus trompeuses I Elle l'a aimé, elle s'est abandonnée à lui I Et sans doute qu'elle l'aime encore, et qu'elle n'est venue en moisson par ici que dans l'espérance de se faire épouser, comme il le prétend I Et moi, qui croyais qu'elle m'aimait secrètement et qu'elle me le cachait par grande vertu ! (5e levant.) Mais peut-être bien qu'il m'a menti ce Ronciat ! Il a du dépit de ce que la Rose ne veut point de lui, et il ne sait à q d s'en prendre. Ça ne serait pas la première foi* qu'il se vanterait d'être bien avec une femme qui ne le connaîtrait seulement point 1 C'est la coutume des farauds comme lui! Ils vous disent ça dans l'oreille, ils vous demandent le secret, et celle qu'on décrie ne peut point Ise défendre. Ah I Claudie! je veux qu'elle nie parle, qu'elle s'accuse, qu'elle se confesse de tout U Si-non, je veux la mépriser et l'oublier 1 .

SCENE X

CLAUDIE, SYLVAIN. (Claudie ai entrée, elle tient son petit sac du premier acte , ira ouvrir le buffet , et en retire quelques barda, quelle pose sur une chaise à gauche. Sylvain, qui lui a tourné le dos brus quement m la voyant entrer, la regarde à la dérobée.)

Sylvain, après quelques instants de si-

lence. Qu'est-cc que vous cherchez donc là,

Claudie ?

claudie. Je prends mes effets pour m'en aller, maître Sylvain.

Sylvain, Comment! vous partez?

CLAUDIE. Tout île suite.

Sylvain. Pourquoi ça? vous deviez rester encore une quinzaine?

CLAUDIE, avec douceur, s'agenouillant devant la chaise et mettant ses effets dans son sac pendant U dialogue suivant. J'y étais décidée. Je pensais que mon travail faisait besoin dans la maison d'ici. Mais je viens de 1 rencontrer madame Rose, qui, contre sa coutume, m'a parlé très-durement. Elle m'a dit îles paroles que je n'entends point, et puis elle m'a fait connaître que mon père et moi étions une charge et un embarras dans son domaine. Là-dessus, je lai ai fait soumission et j'allais vilement pour louer une charrette quand votre mère tout en pleurant m'a dit: « Oui, il faut vous en aller, ma » pauvre fille, mais ça ne serait pas assez » doux le pasdu cheval, je veux que nos bœufs * conduisent votre père. » Et elle a courûtes faire lier. Moi, je vis quérir mon

père, et je vous fais mes adieux, maître Sylvain, en vous remerciant de toute» les complaisances eth«inètetés que vous avez eues pour nous.

Sylvain, Madame Rose a eu turt, vous ue nous gêniez point.

claudie. Ayant travaillé de taon mieux, je ne croyais point que la maladie de mon père vous eût porté nuisance. Mais on a été si lion pour nous ici, que j'aurais grand tort de me plaiudre pour un petit moment d'humeur. Tant que je vivrai, je vous aurai de l'obligation à tous, et à vous en particulier, maître Sylvain, pour ce que véritable lient vous avez sauvé la vie à mon père; et si malgré que je n'ai rien et que je ne peux pas faire beaucoup, vous veniez à avoir besoin de moi pour quelque service dans mou moyen et dans mon pays, je serais aux ordres de votre famille et bien contente de vous obliger. (Elle se lève.)

Sylvain, ému. Merci. Ctaudie, merci !

(/t part.) O mon Dieu! pour la première fois qu'elle me parle si ainiteusement, ne pouvoir m'en réjouir! (Haut.) Et vous par- 1 tez ? wons n'avez plus rien à dire?

claudie. Rien que je sache, maître Sylvain.

SYLVAIN. Et vous ne savez point ci* que la bourgeoise* contre vous?

CLAUDIE. Non.

SYLVAIN. Qu'est-ce qu'on peut lui avoir dit pour vous mettre mal avec elle ?

CLAUDIE. Je n'en veux rien savoir, pour n'emporter de rancune contre personne.

SYLVAIN. Vous ne pensez pas que ça serait quelqu'un de chez vous... par exemple... Denis Ronciat?...

CLAUDIE, tressaillant. Si quelqu'un a dit des méchancetés ou des faussetés sur moi, que le bon Dieu lui pardonne.

SYLVAIN. Mais si c'étaient des vérités?

CLAUDIE. Je ne crains pas qu'aucune vérité dite sur moi compte me mérite l'affront des buns cœurs et des honnêtes gens.

SYLVAIN. Aus-i ceux qui vous affrontent ont grand tort; mais vous auriez pu éviter cela en allant de vous-même au-devant des accusations.

CLAUDIE. Ça ne m'a rien fait. Pourquoi faire, puisque je ne voulais point rester ici?

CLAUDIE

SWA1H. Mais nne personne comtnf vous

doit vouloir emporter l'estime d'un chacun?

CLAUDIE. Ça ne regarde que moi!

Sylvain. < La regarderait pourtant l'homme qui vous aimerait?

CLAC DIE. Qui m'aimerait !... Je ne veux point être aimée.

Sylvain. Vous souhaitez pourtant vous marier?

n.Aünre. Vous vous trompez bien.

Sylvain. Oh! par exemple, si Denis Ronciat voulait vous épouser, vous feriez peut-être voire devoir et votre contmiemeul en le voulant aussi ?

claudie. Je crois que je ne ferais ni l'un ni l'autre,

Sylvain. Ce n'est point ce qu'il dit !

claudie. Il parle de moi? K h bien, moi, je ne parle point de lui !

SYLVAIN. Ecoutez, Claudie, ne vous faites point comme ça arracher les paroles une par une. Parlez-moi; marquez-moi de la confiance. Diics-moi comment cl depuis quand vous connaissez cet homme- là. Ce que tous me direz, je le croirai. Mais si vous ne me dites rien... je crois tout ! .. (Elle fait un 1 pat r ert le fond ; — Il »e place devant elle avec douleur.) Voyons! ne nous quittons pas comme ça! ça fait trop de mal! Votre conduite envers moi n'e>t pas franche .. Vous vous taisez toujours, je le sais ; mais le sib-nre est quelquefois une offense* à la vérité, pire que les paroles. Ou est coquette, des fois, en ayant l'air d'être farouche... On attire les gens en ayant l'air de bu repousser!... Claudio! Claudie, il faut tout me dire I (Il pleure ci t'appuie contre le buffet.)

CLAUDIE, prenant un peu à droite , toujours rn gagnant la sortie. Je m'en vas, J maître Sylvain, voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne relève point les mauvais sentiments que vous me prêtez. Tant que j'ai un pied dans votre Ingis, je vous dois le respect, et vous regarde comme mon maître, ayant accepté de travailler sous votre commandement. Il a été doux et humain jusqu'à cette' heure ; labsez-inoi partir là-dessus.

Sylvain, avec force, se tenant devant la sortie. Kli bien, si je suis votre maître, comme sous dites, j'ai le droit de vous interroger, afm de vous défendre et de vous justifier, si vous êtes accusée à tort.

CLAUDIE. Oui, si je voulais rester chez vous, vous auriez ce droit-là, et j'aurais le devoir de vous répondre : mais je ne voulais pas rester, je ne le veux pas, et je pars, jdm* douleur et lentement en poussant la petite ptttrte,el te regardant.) Adieu, maître Sylvain, je vas quérir mon père, la voiture est prête. [Elle sort.]

SCÈNE XL

SYLVAIN, seul , tombant asti» près de la sortie , pleurant .

Mon Dieu, mon Dieu! qu'elle est donc fière et patiente et froide ! Si avec tout ça, elle est honnête,.. Déni* est un vaurien, et moi un fou. . un imbécile I... (liegardant dehors) Ah! oui! mon Dieu! vodà les bœuf* attelés! elle va partir... partir I Kt qu'est-ce que je vas donc devenir, moi ?

SYLVAIN, LA GRAND'ROSE

SYLVAIN. K h bien, notre bourgeoise, vous avez donc congédié noire servante?

ross. Moi? point du tout ! je n'ai point dioit sur vos servantes. Vous les prenez, vous les payez, vous les nourrissez, vous les renvoyez. Ça ne me regarde pas.

Sylvain. Ça n'est pourtant point nous qui renvoyons la Claudie, c'est vous!

rosb. Et quand je vous dis que non 1 Vous croirez cette fille-là plus que moi ?

Sylvain. Vous l'avez rudement menée, à ce qu'il paraît 1 Qu'est-ce que vous avez donc contre elle ?

ROSE. Kt qu'est-ce que vous voulez que j'aie contre cette servante? Je ne m'en occupe point.

Sylvain. En ce cas, dites-lui que vous n'avez pas regret à la nourriture de son père, i car elle croit que vous y trouvez à redire et die nous quille.

rose, aivc dépit. Elle me fait passer pour une avare et une Nn cœur! parce que je lui ai demandé si elle comptait rester chez vous encore longtemps ! Ivst-ce que je saisi e que je lui ai dit, moi? Obi la mauvaise engeance que ces sortes de filles- là! C'est fier, c est susceptible, c'est méchant ! On lie peut pas leur dire un mot sans que ça vous mette le marché à la main.

SCÈNE XU

SYLVAIN, ROSE, CLAUDIE. conduisant son père qui te traîne lentement, mais (fut montre «ne certaine inquiétude qu'il n'ait pas au commencement de l'acte ; LE PERE ET LA MERE FAUVEAU entrent en même temps. Fauvtau te tient à l'écart; sa femme s'occupe de Rémy et de Claudie avec bonté.

LA MÈRE FAUVEAU, au fond du théâtre.

Mais non, mais non, père Rémy, on ue vous renvoie point d'ici. On vous quitte de bonne amitié, et vous allez boire un coup

devant que de partir.

SYLVAIN, à Rose, haut. Tenez, les voilà qui partent I II ne faudrait pourtant pas avoir l'air de renvoyer comme ça des gens qui ont eu un bon comportement chez nous et qui voulaient deux - mêmes s'en aller Encore tantôt ma mère les avait priés de rester.

Madame Rose, ça nous fait passer pour de ■ gens rudes et sans paroles, ces manières- là ! Et vous qui d'accoutumance êtes très-bonne, vous devriez leur dire au moins une douce parole pour les consoler.

rose. Vous êtes les maîtres chez vous.

Gardez-les si ça vous convient.

FAUVEAU , «ww humeur, descendant >i droite, près de Rote. Minute I Après vous, madame R< se, c'est moi qui suis le maître céans. I.a femme et le garçon n'ont rien à dire quand j'ai parlé, et je parle. Je ne me plains pas de ces gens-là. Je leur ai fait du bien, je ue le regrette point; nuis je dis qu'ils peuvent et qu'ils doivent s'en aller tout de suite, c'est ma volonté.

nÈOT, faisant un effort pour parler. Us i doivent s'en aller ?

Sylvain, a gauche, prés desamere. Mon père, vous êtes le main e ici, personne n'ira jainm à l'enconire. Mais vous êtes un hoimuc juste, et vous ne devez rien croire à la légère. Si ou vons avait menti, vous regretteriez, le restant de vos jours, d'avoir été dur au pauvre moude ?

| RDSE, acre dépit. Allons, Fauveau ! dis < leur donc de rester ! Qu'est-ce que ça me

fait à moi ? Tu vois bien que ton fils en tient pour cette fille et qu'il te faudra les marier un jour ou l'autre. Quant à moi, j'y donne les mains, c'est le moyen de faire prendre fin à toutes les sottises qu'on s'est mises dans la tête à mon sujet. Sy lvain est peut-être assez simple pour croire que j'ai souhaité d'être recherchée par lui, taudis que. ..

Sylvain. Eh non. notre maîtresse! je n'ai jamais cru ça, et je ne sais pas pourquoi vous venez dire toutes ces choses-là 1

FAUVEAU. Je ne sais pas non plus, madame Rose, pourquoi vous dites devant cette fille que mon garçon a l'idée de l'épouser, quand il m'a dit lui-même ce qu'il pensait d'elle, il n'y a pas un quart d'heure.

RtMY, même jeu. Cette fille! qui donc cette fille?

Sylvain. Pour cette chose-là, censez-moi, mon père. Je ne vous ai rien dit du tout ni en bien ni en mal. et ce que je pense d'elle pour le moment, le bon Dieu tout seul en a connaissance.

fauveau. C'est bien parlé, mon fils ; on ne doit faire rougir personne ; mais je peux dire à madame Rose que vous avez connaissance de la vérité.

Sylvain. Mon père , vous vous avancez trop. Je ne sais rien de mauvais sur le compte de Claudie, partant je ne dois croire à rien.

fauveau. J'ai cru que Denis Roncial t'avait dit ce qu'il vient de me dire ?

RÉMY. Denis l'annonce à Sylvain. Denis Roncial ne fait pas autorité pour moi.

FAUVEAU. Ma» les registres de l'état civil font autorité, et si l'on veut consulter ceux de son endroit (montrant Claudie), h l'article des naissances, on y verra le nom d'on enfant dont Cette fille-là est la mère et dont j le père est inconnu.

Sylvain. Mon père, mon j>ère ! vous êtes sûr de ce que vous dites là ?

fauveau. Deniande-iui à elle-même, cl si elle le nie... (Claudie s a PP proche pour répondre; le père Rémy, qui pendant toute cette scène s est agité de plu* en plus, retrouve enfin ses faculté* et arrête Claudie.)

ut ii y. Tais- loi, tna fille; ne dis rien ! c'est à ton père de répondre !

la mEre fauveau. La! vous avez cru que ce pauvre vieux ne faisait plus cas de rien, et voilà que vous lui faites boire son calice!

rémy, d une voix qui s'éclaircit et e' élève pets d j>eu. Hélas I c'est bieu dit : mon calice ? je me croyais mort, et je me tenais en re f os, sans vouloir comprendre où j'étais et ce que je faisais encore en ce monde. Mais vous m'avez réveillé, et je veux vivre ! vivre quand ça i e serait qu'un moment, pour vous dire que vous êies des malheureux, plus malheureux que moi ! Vous accusez ma fille I ma fille qui vaut mieux que vous tous, qui ne vous demande rien pas plus que moi, qui travaille comme un galérien pour me Caire vivre, qui a été bonne mère autant qu elle est bonne fille I Ma Claudie, ma pauvre Claudie! { Claudie se cache en sanglotant dans le sein de son père.) Eh bien, oui, c'est vrai, qu'elle a été trompée, c'est vrai qu'à l'Age de quinze ans elle a écouté un garçon saus coeur et sans religion. E le l'a aimé, elle |

l'a cru honnête; il n'y a que celles qui u 'aiment point qui »e méfient 1 Oui, c'est vrai

qu'un enfant méconnu et abandonné de son père a été élevé dans notre pauvre logis !

(5y/cain tombe assis à gauche près de ta mère, te cache ta figure dans scs maint , et reste dans cette position le restant de l'acte. Jlèmy continuant, aux autres personnages .) Le pauvre enfant I si beau, si doux, si caressant, si malheureux 1 un ange du bon Dieu qui nous consolait de tout, et qui ne nous faisait pas bonté, nous l'aimions trop pour ça!... Et, dans notre endroit, chacun l'aimait et le plaignait d'être si ebélif qu'il ne pouvait pas vivre I Pautrc petit ! il avait été nourri de larmes I El vous nous reprochez, ça ! Vous chassez ina fille comme un vagabonde, et vous ne chassez point à coups de fourche et de fourchât un infâme qui. après lui avoir juré le mariage, l'a délaissée, oubliée dans sa misère, et qui ose encore venir aupiès de vous l'accuser du tort qu'il lui a fait? Vous avez pourtant tu comme celle fille souffre et travaille! vous ne lui avez jamais entendu faire une plainte ni un reproche, ni une bassesse, ni une avance ! et vous osez dire qu'elle veut se faire épooser par votre garçon l (Montrant Sylvain.) Est-ce qu'il est digne d'elle, votre garçon?

Qu'il soit honuèle homme et bon ouvrier tant qu'il voudra, est-ce qu'il a montré sa vertu par des épreuves comme les nôtres?

est-cc qu'il a été foulé de misère et de chagjin comme nous? est-ce qu'il connaît comme nous la patience et b soumission aux volontés du bon Dieu?... Non, non F ne soyez pas si fiers! Vous êtes plus aisés que, nous, et voilà tout ce que vous avez de plus ! que nous dans ce monde ; mais nous verrons là-haut, nous

autres, qui sera le plus près du Dieu juste 1... (Entraînant C taudis dans le fond.) Viens, ma Claudie ; allonsnous-en ! il me reste encore assez de force pour gagner ma pauvre cabane, où je veux mourir en paix !

la mère fauveau et ROSE, éperdues. Non, vous ne partirez pas comme ça... père Rémy !

père Rémy!...

r.ÊMY, s'exaltant toujours. Retirez-vous !

nous ne voulons plus rien de vous autres. ..

Ah I vous croyez que je n'aurais plus la force défendre ma fille : essayez-y un peu ! (// sort avec Claudie en menaçant avec égarment les personnages qui feulent s'opposera son départ.)

SCENE PREMIÈRE

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU. (Fnuccau est assis à la table où son soupnr est' servi; il n'y fait pas attention. Il fait face au public.)

LA MfeBE FAUVEAU, a«i#f près de lui à gauche. Eh bien, mon mari, mangez donc votre souper.

FAUVEAU, fuir contrarié. Merci, femme, je n'ai pas faim.

la mère fauveau. Avalez une verrée de vin blanc. Ça vous remettra en appétit.

fauveau. Non, femme, je n'ai pas soif.

la mère fauveau. C'est donc que vous «Mes malade ?

CLAUDIE

FAUVEAU. Eli I non, femme, je me porte bien.

LA MfçnE fauveau. Tenez, mon homme, vous avez du souci.

fauveau. Ma foi, non» je suis plutôt content.

la mère fauveau. Ah ! vous êtes content, vous? Il u'y a pas de nuoi.

fauveau, avec colère. Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Tredienne, depuis tantôt deux heures vous me boudez, vous ne me parlez point, et à cette heure, voilà que vous me regardez avec des yeux tout moites, qui ne valent rien.

la mère fauveau, tristement. Mon pauvre cher homme, les yeux de votre femme sont le miroir de votre conscience, et vous n'êtes point content de mes yeux, quand vous n'êtes point content de vous-même.

fauveau. Tu veux que notre garçon ait raison d'aimer cette Claudio. ? Eh bien, tu es folle! j'aimerais mieux me couper les deux bras que de donner la main à un mariage comme ça.

la mère fauveau. Vous aimeriez mieux perdre votre fils?

fauveau. Femme, femme, je ne sais pas si c'est pour m'endormir; mais vous me dites là des paroles I. ..

la MfeBE fauveau. Mil que les hommes sont aveugles I

fauveau, avec colère. Aveugle, inoi ?

LA mère fauveau. Vous n'avez donc point vu ce que Sylvain a tenté quand b charrette qui emmenait Cbndie et son père est sortie do la cour?

fauveau. Tenté? non t j'ai bien vu qu'il blêmissait et qu'il tombait comme en faiblesse ; mais ça s'est passé tout de suite.

LA mère fauveau. Vous avez cru qu'il tombait en faiblesse, là, tout justement sous la roue de b voiture à bœufs ?

fauveau. Ma fine, quand on est pris de pâmoison, on ne sait point où l'on tombe.

la Mère fauveau. Pas moins, une minute de plus, cl la roue lui passait sur la tête.

Sans le bouvier, 1e bon Thomas, que Dieu bénisse ! qui s'est trouvé là tout à point pour arrêter ses bêtes, il était mort 1

fauveau. Tu veux donc absolument croire qu'il l'a fait exprès ?

LA MÈRE fauveau, \$c levant et se rapprochant de son mari. Je ne le crois pas, Fauveau, j'en suis sûre! Sylvain n'était point en faiblesse. Il ôtait blanc comme an linge, mais il avait toute sa force, tout son vouloir ; mémement il a pris son temps, il a regardé si on ne l'observait point, et quand il a cru «pie je ne le voyais plus, quand il a eu appelé nnc dernière fois Claudie, qui n'a pas seulement voulu tourner b tête de son côté, il a dit :

C'est bien I Et il s'est jeté sous la voiture pour se faire écraser. Deraandcz-le à Thomas, qui lui a dit en le relevant malgré lui ; « Qu'estce que vous faites là, mon maître? vous voulez donc mécontenter le bon Dieu ? » — Demandez-le à madame Rose, qui lui a dit :

« Qu'est-ce que vous faites là, Sylvain? vous voulez donc faire mourir votre mère? » — J'ai accouru, j'ai questionné, personne n'a voulu me répondre . Vous avez crié à Thomas : Marche, marche ! Sylvain a dit que le pied lui avait coulé en se retournant. Il a fait comme s'il voulait me sourire. Ah quel sourire, mon homme! si vous l'aviez vu comme

je l'ai vu, vous ne dormiriez pas cette nuit. (Elle sanglote.)

fauveau, tout démoralisé. Si tu crois ça, il faudrait... il faudrait.
..

la mère fauveau, se levant. Qu'est-ce qu'il faudrait? Jamais ces gens-là ne voudront revenir chez eux. Ils les ont trop molestés, en leur reprochant leur mauvais sort !

fauveau. Je sais que j'ai été trop loin, ça c'est vrai, mais j'en ai été repentant tout de suite ; mais j'ai fait tout mon possible pour les raccoiser. ils n'ont voulu entendre à rien. Ils sont trop orgueilleux, aussi ! Laissons-les aller. On se raccommodera plus tard... à l'occasion... (Se levant.) Tiens! on leur enverra cinq boisseaux de blé pour leur hiver ! mais faut d'abord tâcher de reconsole Sylvain. Où est-il à cette heure ?

LA MÈRE FAUVEAU, sans tourner la tête.

Il est dans la grange, étendu sur un tas de paille, la tête tout enterrée en avant, comme quelqu'un qui ne peut plus rien dire, rien voir et rien entendre.

LAUVEAU, après un temps (4 faisant tourner sa femme devant lui. Peut-être qu'il dort?)

LA MÈRE FAUYfIAU, le fixant. Obi uou , qu'il ne dort pas ! 11 étouffe l'envie qu'il a de gémir et de crier. Il s'est jeté b comme un homme qui a plus de peine qu'il n'ca peut porter. Quand je m'approche de lui, il fait comme s'il dormait; mais votre neveu Jean, qui est là caché derrière b crèche, et qui m'a juré de ne pas le perdre de vue, m'assure qu'il pleure en dedans et qu'on entend son pauvre cœur qui saute et gronde comme une rivière trop pleine.

fauveau, prenant un air sombre. 11 finira par entendre raison, bissoos-le pleurer son saoul.

la mère fauveau, comme avec reproche.

Qui! oui! trouvez-lui des larmes! comme si c'était bien aisé à un homme qui a de la force de se fondre comme une neige au soleil! Je vous dis qu'il ne pleurera point et qu'il en mourra, soit d'un coup de colère et de folie, soit d'une languition d'ignorance et de dégoût.

rAUVEAU, s'éloignant d'elle, et répondant à son reprocAe. Femme ! vous me menez trop durement ! À vous entendre, je suis un mauvais père et j'ai tué mon fils!

LA Mère fauveau, allant d fut avec douceur. Non, mon homme ! mais vous avez voulu suivre vos idées d'ambition, vous avez humilié des malheureux, et voilà que Dieu vous en punit. Votre fils veut mourir, et notre maîtresse vous blâme et nous quitte.

SCENE II

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU, puis ROSE, puis LE PÈRE RÊMY et CLAUDIE.

ROSE, derrière le théâtre. Venez, venez, mes braves gens ! Oh I je le veux ! je suis la maîtresse, moi ! (Elfe entre et jette sa cape sur une chaise , Rémy et Claudie la suivent et restent au fond du théâtre.)

la mère fauveau, courant au-devant d'eux. Ab I mon Dieu ! vous nous les ramenez, notre maîtresse !

FAUVEAU, allant vers eux lentement et s'arrêtant à mi-chemin. Ah! tiens! vous les avez ramenés, notre maîtresse?

ROSE, [essoufflée. Et ce n'est pas sans peine. J'ai couru après eux toujours au galop! J'ai commandé à Thomas de retourner malgré

eux. Oh! j'aurais plutôt fait verser la voiture que de les laisser fâcher comme ça contre nous! c'est nous qui avons tort! Vous d'abord, père Fauveau, et puis moi par suite.

C'est-il la faute de ces pauvres gens si vous m'avez conté des menteries? Tu m'entends, Fanveau ; mais je te pardonne à condition que Claudie et son père seront les bien venus chez toi... c'est-à-dire chez moi ! LA MÈRE : re fauveau, allant à linge. Comment! maîtresse! vous avez été vous-même.. . vous avez réussi à... vous êtes consentante de. .. Tenez, [elle lui tape au cou] vous êtes une brave femme, une bonne maîtresse, une personne bien comme il faut, un cœur... oh J le bon cœur que vous avez, madame Rose ! Vous avez le sang vif comme un follet; mais ça se re-

tourne tout de suite du côté, et ma fine, faut que je vous embrasse encore! [Elle l'embrasse et ajoute en baissant la voix.] C'est le bon Dieu qui vous a conseillée pour empêcher un grand malheur, et puisque c'est comme ça, vous irez jusqu'au bout, pas vrai?

ROSE, de tn(me. Oui ! qu'est-ce qu'il faut faire?

LA MfeRE fauveau, poussant Rote à droite, afin d'éviter d'être entendue par ton mari, qui débarratse la table et qui tdehe d'écouter, ti Rvte. Voulez- vous venir avec moi?

nose, bat. Ah! je devine! allons, altons!

PACVEAU, d Rose, qui remonte au fond.

Où est ce donc que vous courez tout de suite comme ça, notre maîtresse, avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître ?

rose. C'est notre secret ! Tu le sauras plus tard. Allons, père Rémy) allons, Claudie, approchez-vous donc et vous reposez.

Vous êtes ici chez vous, entendez-vous bien?

et mon métayer veut absolument s'excuser des mauvaises raisons de tantôt.

la mère fauveau. Venez, venez, notre maîtresse. (La mère F auveau et Rote sortent.)

SCÈNE III

FAUVEAU, RÉMT, CLAUDIE.

fauveau, mal d faite. Mais où est-ce donc que vous allez comme ça, notre maîtresse? { // te«f tortir comme pour suivre Hôte et te trouve face à face avec le oère Kim y et Claudie qui tant au fond du médire.) Par ainsi, mon vieux, vous voili revenu ? c'est bien. Je n'ai rien contre vous, moi d'abord! Vous comprenez la chose... que...

b cause de notre maîtresse... et puis la vivacité!... qu'on dit comme ça une parole...

et puis une autre. .. (Cherchant à s en aller et parlant d la cantonade.) Man où donc est-ce que vous allez comme ça, notre maîtresse? (Rémy et Claudie te rangent silencieusement pour le laisser passer. Rémy l' observe froidement. Claudie paraît ne rien voir et ne rien entendre autour d'elle.) Entrez donc! asseyez-vous. Vous êtes chez vous, comme dit notre maîtresse! Moi, faut que j'aille voir où ce qu elle court comme ça, notre maîtresse (// s'esquive.)

SCENE IV

IIKMY, CLAUDIE. (lit redescendent le théâtre. Claudie est morne et absorbée.) claudie. Mon père, pourquoi est-ce que vous m'avez ramenée ici?

*ÉMY. Eh bien, tna fille, est-ce que ce

CLAUDIE

n'était pas aussi ton idée? Est-ce que j'ai' jamais eu une autre idée que la tienne?

claudie. Mais ce n'était point mon idée, cher père ! Et c'est tout b fait malgré moi que vous avez cédé b madame Rose.

RfeMY. Tu étais malade !

claudie. Je ne suis pas malade. D'ailleurs nous serions rendus chez nous b cette heure.

Qu'cst-ce que nous venons faire ici, mon Dieu f ce n'est point notre place!

RfeMY, la regardant. Que veux-tu? madame Rose est si bonue ! elle criait, elle pleurait ! fallait- il résister b son bon cœur? j'ai cm que tu serais bien aise de lui pardonner et de revoir la mère Fauveau qui t'aime tant.

claudie. Je pardonue à tout le monde, mais je ne voulais pas revenir. El vous ne m'écoutez pasl

RfeJtfY. Ne me gronde pas, Claudie. Que veux-tu? à mon âge, et quand on sort tout d'un coup d'une maladie, on retombe, on perd son courage I

claudie. Non, grâce au bon Dieu, vous êtes guéri comme par miracle ! (Le regardant à son tour.) Vous avez l'air tranquille et fort, et tout reverdi! mon cher père! allonsnous-en l

RfeMY. Je ne me sens point de mal, mais je suis las, bien las, ma fille ! (Il s'assied à gauche et dépose son bâton et son chapeau sur la table.)

CLAUDIE, s'agenouillant devant lui. C'est vrai, mon Dieu, vous devez l'être ! Ah I mon pauvre père! je suis la cause qu'on vous tue 1

RfeMY. Eh bien, est-ce que je me plains!

de quelque chose ? Pourquoi me dis-tu ça ?

Est-ce que je t'ai jamais fait un reproche, moi?

claudie. Oh ! vous I vous êtes te bon Dieu, pour moi !

RfeMY. Je uc suis pas le bon Dieu, Claudie !

Je suis un pauvre homme que le malheur a tordu comme un brin de paille ; mais h qui, tout de même. Dieu a envoyé un grand secours en lui donnant uuc fille comme toi!

claudie, sombre. Une fille qni l'a déshonoré I

RfeMY, te levant aveceile. Fais-toi, Claudie, tu n'as point le droit d'accuser et de maudire la fille que j'aime ! Ta faute n'a perdu que toi, et mon devoir est de te la faire oublier. Le sauveur des pauvres humains a pris la brebis égarée sur ses épaules, et ce que le bon pasteur a fait pour son ouailic, un père ne le ferait pas pour sa fille? Tu as eu assez de repentir, tu as assez souffert, assez pleuré, assez travaillé, assez expié, ma pauvre Claudio. D'ailleurs notre péché est le même, nous avons eu trop de confiance, nous n'avons pas connu les mauvais cœurs. Nous en avons été assez punis, puisque nous avons perdu notre pauvre petit ! Tu n'as donc plus que moi, comme je n'ai plos que toi sur la terre! Et nous ne , nous aimerions pas ! Va, il y a assez longtemps que tu le déchires le cœur, je veux que tu te pardouns à toi-même. Entends-tu, Claudie, c'est ma volonté. [Sur la fin de ce récit, Rémy a défait Us cordons de la cape de Claudie et ' lui fait signe de la mettre sur une chaise à droite, Claudie obéit .)

claudie. Mon père, je n'aime que vous, je n'aime que vous au monde !

SCÈNE V

RÉMY, CLAUDIE, LA MÈRE FAIJVEAU et ROSE avec SYLVAIN entre elles deux', elles l'emmènent comme malgré lui.

rose. Allons, Sylvain, faut que tout le monde me cède aujourd'hui !

la mI:re fauveau. Oui, oui, Sylvain, la bourgeoisveui ôtreokéic. (Sylvain est amené en face de Claudie; il tressaille et t eut se dé - 1 <•!"■)

Sylvain. Ma mère, madame Rose, je ne sais point ce que vous souhaitez de moi I rose. Vous ne voulez point dire au père Rémy que vous êtes content de le revoir chez nous? En ce cas je l'emmène, j'ai b lui parler. (Elle prend Rémy par le bras gauche.)

LA MfeRE fauveau, prenant l'autre bras de Uémy. Et moi aussi, j'ai à lui parler. Venez, père Rémy.

RfeMY, qui a pris son chapeau et ton bdton , hésitant , Mais. .. c'est donc des secrets ?

ROSE. Peut-être ! Vous verrez ! allons !

avez-vous peur de moi ? oh ! je ne suis pas si diable que j'en ai l'air ! (Claudie veut suivre son père , la mère Fauveau l'arrête en souriant.)

la MfeRE fauveau. Ab ! ma fille vous êtes une curieuse!

RfeMY, naïeemvnf à Claudie. Elle dit que lu es une curieuse... (Claudie s'arrête interdite. Ils remontent tous les trois au fond , et au moment de sortir, Sylvain qui est à droite près de ta sortie veut tu ivre ta mère, Rot e l'arrête.)

rose. Sylvain, patientez un brin; tenez compagnie & Claudie qui a eu de la peine ici. Le devoir d'un chacun est de la consoler.

Sylvain. Mais je u'ai fait peine ni injure à personne, moil

rose. Eh bien, je ne peux pas en dire autant, et c'est pour ça que je veux me confesser au père Rémy, mais la confession ne veut pas de témoins. Itcstczòù vous voilà. { Elle le pousse vers Claudie, et sort avec la mère Fauveau et le pire Rémy entre elles deux.)

SYLVAIN, CLAUDIE

claudib, faisant effj rt pour parler. C'est vrai que vous ne m'avez point fait de peine, maître Sylvain, et aue je n'ai rien coulrc vous, pariant nous Savons point b nous expliquer. (Elle veut se retirer.)

SYLVAIN, sans l'arrêter, mais te plaçant de manière d gêner ta sortie. Certainement non, uous n'avons point b nous expliquer.

Je ne sais pas pouquoi on a voulu que je vienne ici. Vous y êtes, Claudie, c'est bien. Je n'y trouve point à redire. On a eu tort de vous offenser, on a raison de vouloir vous eu consoler, mais tout cela ne me regarde point.

claudie. Je le sais bien, et si je suis ici, c'est malgré moi, je ne voulais point revenir, je ne serais jamais revenue. Mon père a

cédé à madame Rose, mais ce n'est point pour rester, et je compte que nous allons repartir.

SYLVAIN, se jetant devant la porte. Oh! je ne vous empêche ni de partir ni de rester ; si vous croquez que ça vient de moi tout ce qui se inanigaoce ici aujourd'hui, vous vous abusez ! je n'y suis pour rien. Est-ce aue j'ai b vous demander compte de vos idées, de votre passé, de votre conduite? Soyez tout ce que vous voudrez Je ne m'en embarrasse point.

Cl. au me, avec résignation, tant bouger I beaucoup tout le restant de la scène Oui est-cc qui vous prie de tous en einharra^er ?

SYLVAIN, t'animant peu à peu. Oll 1 c'est qu'on a dit des folies, des bêtises ici, tantôt ; mais est-ce que je vous ai dit un mol que tout le monde ne puis»' pas entendre, voyons ?

cl au die. Je ne l'aura» pas souffert !

SYLVAIN, même jeu. Oh ! je sais que vous êtes fi» le et vaillante ! c'est à propos dans votre position I

cl al die. l)n honnête homme et un bon chrétien aurait pour devoir de ne jamais me parler de ma position, et puisque vous n'avez pas le cœur de le comprendre, je vous défends de nie dire un mot de plus.

SYLVAIN, marchant à grands pas. Oh ! je ne vous insulte pas, je vous plains!

C la U die. Gardez votre pitié pour qui vous la réclamera.

SYLVAIN, mime jeu. Courage ! vous voulez qu'or. vous respecte comme une sainte, pas vrai?

ci. a U DIE, lentement. Le malheur qui ne se plaint pas a le droit de se faire respecter.

SYLVAIN, cachant ses larme» avec un peu de dépit. Le malheur qui ne se plaint pas, h des fois, ça ressemble «\ la honte qui se cache. M'est avis qu'on aurait mieui respecté votre malheur si vous ne l'aviez pas si bien célé.

CL A u oie. Maître Sylvain, les pauvres ont besoin de travailler. On repousse une fille... dans ma position, comtrte vous dites, et pour irouver de l ouvrage hors de chez moi, je suis condamnée à me taire.

SYLVAIN, circnir*/. Et Si mentir!

CLALDIF., hésitant. A qui ai-je menti ?

personne ne m'a interrogée.

SYLVAIN, virement, élevant la voix. Si fait ! moi je vous ai interrogée ici, ce malin .

ÇLAtJME. Et je vous ai menti?

Sylvain. Se taire, c'est meutir, dans l'occasion.

claldie. Dans l'occasion! quelle occasion?

Sylvain. Oui, quand on souffre l'amitié d'une personne» quion ne veut point avouer ce qu'on est.

CL au D i R. Vous avez raison ; mais quand on ne souffre l'amitié de personne, on n'est obligée à rien envers personne.

Sylvain, suffoquant. A la bonne heure !

gardez donc vos secrets et vos amitiés 1 personne ne vous les demande pins. {On entend un bruit de voix derrière le théâtre.) A moins que ça ne soit Denis Ronciat!... car c'est si voix que j'entends!

ci.aldie, d part , en pleurant. Denis Roncial!... M»n Dieu! c'est trop pour un jour!

[Elit tombe sur une chaise et reste atterrée. Sylvain s'assied accablé de Contre rôti prie de la table, et affecte d'être indifférent d tout ce qui se passe.)

FA U VEAU

BOSF, entrant la première. Eh bien I si vous vo.nêez vous expliquer, ça se passera devant m«i a devant imite la famille.

DENIS, la suivant. Ça ne me fait rien, je n'ai j**ur de personne.

fAlivtAL, mirant avec Rémy. Père Rémy,

CLAÛD1E.

soyez calme! Pas de bruit chez nous, hein?

Il va à gauche et s'assied sur le coin de la table ; la mire Fauveau le suit cl s'approche de Sylvain avec inquiétude, tient y te plate derrière, la chaise de sa fille et la rega » de sans rien dire.)

dénis, au milieu du théâtre. Par ainsi, différemment, vous êtes étonné- de me voir.

ROSE. Oui, car je vous avais prié de ne plus revenir. Vous avez encore l'intention de faire du mal, mais vous ne le ferez plus en cachette, et les gens que vous accusez seront là pour se défendre.

HOXCIAI. Si je reviens, malgré que vous m'avez chassé, comme je ne reviens pour vous, la belle Rose, vous pouvez bien me souffrir parler à ce vieux dans la demeure à vos métayers... Pour lors je me présente dans de* intentions... simplement pour causer, à seules fins de s'entendre. Vous voulez appeler tout votre monde en témoignage de ce que je vas dire, eh bien ! j'y donne mon consentement. La ! y sommes-nous ?

Fauveau. de sa place. Nous y sommes, sous la condition qu'on ne disputera point. Il y en a eu assez comme ça, aujourd'hui, des paroles !

Rémy, irés-calme. Soyez donc tranquille, père Fauveau, c'est moi qui vous répond* de monsieur Roncial

ROI* CI AT, s'enhardissant. Pour ça, vous avez raison, père Rémy !... Et tiens, mon vieux, d'après ce que j'ai & te dire, nous allons nous entendre vilement, j'espère. (/ / lui frappe sur l'épaule.)

Et vi y, raillant. Ah ! vous me donnez du tu, monsieur Roncial ! Vous ne touchez pas sur l'épaule ! C'est bien de l'honneur que vous me faites !

Roncial, inferdt/. Vous êtes gai, à ce soir, p^e Rémy ! ça va donc mieux ! j'en suis content !

RÉMY. Ça va très-bien- Vous êtes bien honnête.

FAUVEAU, à part. Ça va se gâter! {Dr. sa place, au père Rémy.) Dites donc, père Rémy... ne...

rémy, aux autres. Souffrez-moi d'entendre ce que M. Ronciat lue veut dire : j'attends, y sommes-noos?

ronciat. M'y voilà! écoutez bien. Différemment... je vous ail lait du tort, vous m'en avez fait aussi. Vous voulez me faire passer pour un sans-cœur. Vous faite* bruit de vou e histoire, ça sc répand vite ! Vous voulez ameuter U population contre ma personne : car en revenant ici, j'ai trouvé toute la paroisse eu émoi, u Ah ! coquin I tu as fait » chasser le père Rémy ; mais voilà la Grand' n R ose qui le ramène eu triomphe ! •• Et le» femmes me montraient le poing, et les enfants voulaient me jeter d«a* pierres 1. .. Tout ça, ça me donne du ridicule! Vous m'avez fait congédier par 1a bourgeoise de céans qui ne me voyait point d'uo mauvais œil.

rose, insolent! vous vous trompez bien.

RONCIAT. Oh ! ne nous fichons mie ! Vous me voulez parler en public, je parie en public! Différemment, je ne peux pas rester comme ca. père Rémy ! il faut en finir. Faut vous prononcer. <)u'est-ce que vous exigez de moi en réparation dn chagrin dont je vous ai mortifié dans les temps? Si la somme n'est point trop forte... on peut s'accorder.

rémy, toujours calme. La somme? Ah!

vous m'offrez de l'argent, monsieur Roncial ? Et... à cause, sans être trop curieux ?

RONCIAT. Voyons! est-ce que vous m'entendez point?

RÉMY'. Non I excusez-inoi, je suis trèsvieux ; je sors ri'tiue grosse maladie ; j'ai quasiment perdu la souvenance.

ronciat. Est-ce un jeu, père llémy ? Vous lie vous souvenez plu» de. .

rêmv. Je ne me sobvieux plus de rien, et ne peux poiut accepter votre argent sans savoir comment je l'ai g igné.

RONCIAT, troublé. Gagné, gagné! Je ne dis point ça Ne sais bien que vou- it'avez jamais été' consentant de ma sottise. Vous •'tes un honnête liomme, je nevas pas contre. Vous avez cru que je recherchais votre fille pour le mariage.. .

rémy. Voua me l'avez donc demandé en mariage? La, sérieusement? en famille? avr-a parole d'honneur? Attendez donc que je me souviennne !

RONCIAT. Allons, allons! vous vous ««nivelez de tout et je ne prétends pas nier. Oui, je vous ai donné parole de mi pari et celle de mes parents... Mais je ne croyais pas vous tromper ! Vrai ! je ne le croyais point ! J'étais tout jeune, tout franc, tout bête l J'étais amoureux et je ue me méfiais [vomt de moi.

Votre fille était une enfant, elle nu connais-, sait poiut le danger. On allait ensemble, comme deux accordé." 1 , sans songer à mal.

Et pois voilà qu'on succombe sans savoir comment, on se marie, le bon Dieu pardonne tout, et le mal o'est pas bien grand.

rémy, avec reproche. Le mal est grand quand le garçon n'épouse point. Ça prouve qu'il a de bonnes raisons pour se dédire ; ei sans doute que vous, honnête humilie, vous avez connu

que ma fille ne serait point une honnête femme ? EHe était coquette, dite ?

Elle vous donuaii de la jalousie? Elle écoutait d'autres galants? (Ici Claudiem 1ère et pnnd le main de son pire gui semble la protéger et la fait asseoir tout en regardant Denis.)

ronciat. Non ! je n'irai point contre la vérité, malgré que je vois bien que vous forcez ma confession. Le tort est de mou côté. Claudie... je le dis devant elle, Claudio était sage, elle n 'écoutait que moi et j'étais aussi sûr d'dle...

Kf.iiY. Comment! vous l'avez quittée sans sujet !

ronciat. Sans autre sujet que la crainte de devenir gueux en épousant une fille qui n'avait rien.

rémy. Ab I c'est vrai! die n'avait plus rien. Cette tante riche dont elle devait hériter, a pris fantaisie de se marier sur ses vieux jours... au moment où vous a llez é(iou»er Claudio. . et alors vous avez tout d'un coup changé d'idée. Je ne pouvais pas croire que ce fût la toute votre excuse ; mais puisque vous le dites...

ronciat. Sacrislil c'est vous qui me le faites dire !

rose. Et vous ne pouvez pas le nier.

ronciat. Eh bien, mardi ! bien d'autres auraient fait comme moi. Mes parents avaient de la fortune, mais ils travaillaient Moi, on ne m'avait pas élevé à travailler. Amuse-toi, qu'on me disait, t'es riche, épouse qui tu voudras ; t'es fils unique. Tu seras bourgeois. — Eh bien, j'ai eu l'ambition de vivre comme ça,, je me suis dit eu vous voyant ruinés

qu'il inc faillit, ou reprendre la pirche que mes parents n'avaient jamais pu lâcher, ou mettre la main sur une grosse dot pour me soutenir dans la fainéantise. Voilà mon tort, je le confesse, mais c'est comme ça. J'ai trahi l'amour pour la fortune, j'ai fait comme tant d'autres! Je me suis peut-être trompé, ma faute m'a porté nuisance et j'ai manqué plus d'un mariage. Voilà pourquoi j'ai quitté notre endroit et suis venu chercher femme par ici, avec l'intention de vous faire un sort aussitôt que j'aurais payé mes dettes. Mais au lieu de m'y aider, vous m'avez traversé encore une fois. Finissons-en donc, detnandoz-moi ce que vous voudrez, et quaud on saura que j'ai réparé mon tort, on ne me re-butera plus par a 'Heurs.

Ht mv. Vous êtes bien généreux, monsieur Rom i.it, de vouloir contenter un homme capable de demander de l'argent en échange de «on honneur, ou il faut que je sois bien avili pour que vous osiez m'en faire l'oïire! (F autant un pas en muni et s'adressant atuc au/res.) Braves gens, qui m'avez recueilli et assisté depuis la moisson dernière, dites-ilioi donc si, pendant que j'étais malade et peut-être hors de sens, je n'ai point fait quelque bassesse qui ait pu autoriser monsieur Roociat à venir tue faire un pareil affront devant vous!

fauveau. Oh ! par exemple, non! vous êtes un homme bien respectable, j'enlève la main t

la mère fauveau. Kl moi pareillement !

Et votre fille est digne de vous.

kusk. Et il n'y a qu'un lâche qui puisse vous offrir de l'argent.

la mère paI veau. Ne les excitez point, dan*o Rose! le père Rémy couve uue grosse colère. Sylvain se relève brusquement, semble sortir de sa rêverie, et reste les yeux fixés sur (laudie . j

RÉMY. N'ayez crainte, mère Fauveau. Je suis ainsi tranquille à cette heure que je le lierai au jour Je ma mort Ça VOUS étonne. ' Ça t'étonne aussi, maître Ronciat ! Tu t'es |M*nt-être souvent demandé pourquoi j'ai patienté cinq ans avec toi. Pourquoi moi, un ancien soldat, un vieux paysan encore rade du poignet, et plus fort que toi qui n'as jamais travaillé, je ne l'ai pas mis sous mon genou pour te casser h tête contre une pierre. Je veux bien te le dire, et me confesser 5 mon tour. C'est que j'étais aveugle, j'étais injuste envers ma fille. Oui, je lui faisais cette injure de croire qu'elle avait un restant d'amitié pour toi. Je lui en demande pardon aujotird'hui. (Il embrasse (lundie, A Déni*.) Mais j'avoue que plusellele niait, plusjc m'imaginai que ses larmes versées en secret et son éloignement pour l'idée du mariage provenaient d'une souvenance et d'un regret.

Cent fois j'ai pris ma cognée pour aller t'attendre au quart d'un bois- tient fois j'ai jeté' ma cognée derrière ma porte, en regardant !

ma fille qui disait sa prière, et qui, dans mot) idée, la disait peut-être pour loi. Je n'ai pas voulu venger ma fille, dans la crainte d éli todieux à ma fille, voilà tout.

dénis, ému. Dame ! écoutez donc, père Rémy, si j'avais pensé que Claudie eût encore des sentiment* pour moi... mais die m'a dit elle-même ici, quaud je l'ai revue à la gc-rbaude, qu'elle ne m'aimait plus... et différemment.. . je ne pouvais plus rien lui offrir.

RÉMY. Elle disait la vérité et je le sais, moi. Je le sais d'aujourd'hui seulement.

CLAUDIE

Voilà pourquoi tu nie vois traïqui'le, parce que je me sens enfin libre de le punir.

le père fauveau. Père Rémy , père Rémy! appeaisez-vous!

DENIS, remontant un peu. Eh I laissez-lc faire. Je ne me défendrai pas contre un homme de cet âge-là. Je m'en irai plutôt !

Rémy. N'aie donc pas peur, Denis Ronciat. Je t'ai cru méchant, et je vois que tu n'esque lâche. La seule punition que je l'io- I flige, c'est celle de ma pitié. Va-t'en là-dessus, malheureux, je te fais grâce. Va-t'en avec ton ambition et ta paresse, avec ton ar- | gent et la honte de me l'avoir offert.

| fauveau. Ça c'est bien! v rai ! ça failhon- | ncur à un pauvre homme de pouvoir parler comme ça.

la MERE fauveau. Oui, c'est bien, pire Rémy, c'est bien.

rose. Cett bien parler et bien agir.

RONCIAT, écrasé par tous les regards et se débattant contre la tumte. C'est donc comme ça? Voilà le piège que vous m'avez tendu) pour mettre tout le monde contre moi? Oh] da I il faudra bien que je trouve un moyen de j vous fermer la bouche !. .. je ne sais pas en- ! core ce que je ferai pour ça. mais j'y réflé- 1 durai et je trouverai quelque chose... à quoi vous ne vous attendez point... ni moi non plus ! (Il se retourne pour sortir.)

ROSE. Eli attendant, vous allez trouver la porte pour sortir d'ici, pas vrai ?

ronciat, revenant. Vous pensez me renvoyer comme ça, toutq-veuauud, tüüt écrasé, tout mortifié? Eh bien! c'est ce qui vous trompe, et je vas vous montrer que je vauz mieux nue vous ne voulez le croire... Père Rémy, faites attention, Claudie, veux-tu mu dire que tu m'aimes toujours, que c'est pour uioui que tu as refusé d'en écouter d'autres.. . mouvement de Sylvain) et le diable me soulève si je ne me marie pas avec toi... (Un silence.) Eh bien ! Claudie vous ne m'écoulez point ? Je suis Denis Ronciat, et je vous offre ma main, foi d'homme! Ah ça, dépêchons nous pour que le diable ne m'en fasse pas dédire l Rémy, d Claudie qui est restée comme pétrifiée durant toute celte scène. Ma fille ! entends-tu ? c'est à loi de répondre.

claudie, avec fermeté, se levant. Mon père, pour épouser un homme, il faut jurer à Dieu de l'aimer, de l'estimer et de le respecter toute sa vie. Et quand on sent qu'on ne peut que le mépriser, c'est menlir à Dieu, c'est faire un sacrilège. Je refuse.

ronciat. La, sérieusement?

claudie. Je refuse.

rose. Et j'en ferais autant à sa place.

h£uy, à llonciat. Tu asofftrt uue réparation, on l'a refusée; maintenant j'ai le droit d'exiger celle qui me convient.

RONCIAT, remettant son cha/vau . Ah !

nom d'une bouteille I je ne vois pas ce que vous pouvez exiger de plus.

RÉMY. J'exige que tu quittes le pays.

ronciat. Par ma foi! avec plaisir. Il y a longtemps que j'en ai l'idée. Différemment, je n'ai point envie d'être montré au doigt. Bonsoir la compagnie! je m'en vas chez mon oncle Raton, à plus de trente lieues d'ici, et j'y ferai tout de même une bonne fin et un bon mariage. (A Rémy.) Pourvu que vous ne veniez pas en moisson de ce côté-là. Promettez-moi de me laisser tranquille?

I RÉMY, le prenant au collet et le secouant un peu. Je n'ai pas de condition à recevoir de

toi... Je te défends de jamais remettre le pied dans la paroisse, nulle part enfin où ma fille le pourrait le rencontrer. Jure-le!

ronciat. J'en jure (regardant Rose) et sans regrets !

RÉMY, l'éloignant du geste, Que le bon Dieu te pardonne comme nous te pardonnons! Puisses-tu t'amender et réparer ta mauvaise conduite par une bonne. Maintenant, tu peux t'en aller... Adieu !

RONCIAT, hésitant pour saluer Claudie qui ne le regarde pas ; il n'ose pas, et dit : Adieu, père Rémy... (Remettant son chapeau, il sort, avec un reste d'aplomb) Serviteur à tout le monde!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, excepté DENIS RONCIAT.

(La mère Faneeau, inquiète de l'altitude morne et forcée de Sylvain, reste auprès de lui. Rose s'approche de Claudie. Fauveau

ira au père Rémy.)

FAUVEAU, à Rémy, l'amenant sur te devant. Diache I savez-vous que c'est courageux, ce que vous faites là, votre fille et vous, d'avoir refusé un mariage qui vous rendait la lionne renommée?

REMY. Oui, ça nous relevait ds ns l'estime des hommes, mais c'est acheter ça trop cher, quand il faut mentir à Dieu, à sa propre conscience cl à la vérité de son coeur. Nous sommes chrétiens avant tout, père Fauveau.

FAUVEAU. Et francs chrétiens qu'on peut dire! Tenez, c'est une fière femme que votre Claudie, et ça la relève assez d'avoir forcé, sans dire un inut, son cnjoleut à lui faire amende honorable. Et vous, père Réray, vous êtes un homme tout à fait comme il faut. Savez-vous que j'ai eu grand tort à ce matin de vous faire de la peine? j'en suis chagriné, vrai: et si vous me voulez croire vous me baillerez la main... là, de bonne amitié!

RÉMY, fut serrant la main. C'est de tout mon cœur, père Fauveau! de tout mon cœur, entendez-vous?

fauveau, s* apercevant que Sylvain les observe et les écoute avec un commencement if agitation; la mère Fauveau prête aussi l'oreille. Parlons plus bas, c'est inutile derevenir-là-de.-sus devant., ces enfants.

RfcMY, snnsbaisscr la voix. Pourquoi donc ça ? Si quelqu'un a eu une mauvaise pensée sur ma fille, ne voulez-vous point donner l'exemple du respect qu'on lui doit?

fauveau, à demi-voix. Oni, oui, ça viendra ; mais pour l'instant, faut de la prudence. Si vous voulez la marier un jour ou l'autre faut pas tant ébruiter son malheur.

RÉMY. Ab ! vous croyez qu'elle ne mérite pas de rencontrer un honnête garçon qui regarde à la bonté de Dieu plus qu'à la li-gueur des hommes?

fauveau, avec intention. C'est de la rigueur, si vous voulez... mais ça règne partout, et les parents regardent à ça, si les enfants n'y regardent point 1

RÉMY, bas en poussant Fauveau du coude et lui montrant Rose, qui est toujours prit de Claudie. Et pourtant madame Rose a fait parler d'elle plus souvent que ma fille. Estce qu'à cause de sou bon cœur et de >a grande charité, un honnête homme ne pourrait pas l'aimer ?

'fc * \A

IG

fauveau. Si fait ! où roulez-vous en venir?

RÉMY, arec intention el toujours bas. Et, comme elle est riche avec ça, il y a bien des parents qui voudraient, malgré le préjugé, ft /aire épouser à leur fils?

fauveau, piqué et oubliant de parler bas.

est-il pour me blâmer que vous dites ça 7

rémy, parlant haut. Non! je ne pense qu'à ma fille, moi. Pour moi, Claudie est sanctifiée, et ce n'est pas k moi qu'il Lut venir dire que les idées du monde peuvent prévaloir. contre elle.

fauveau, très-haut avec colère. Les idées du monde, c'est les miennes, et je ne veux point les voir démolir. (Appuyant sur ses

mots, j Faut pas, parce que vous savez mieux parler que moi, chercher à me prendre pour une bête.

LA MfeRE fauveau, se mettant entre eux.

Kh bien, eh bien! allez-vous point vous quereller à cette heure?

ROSE, de même , attirant flcmv à elle.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

fauveau. Il y a que ce vieux -là est trop entêté de son orgueil.

RÉMY, se calmant et s'exaltant ensuite.

Monorgeuill nou ! ce n'est point ça, père Fauveau, vous ne me comprenez pas. 11 est tombé, mon orgueil, je l'ai mis aujourd'hui sous mes pieds I J'ai rendu cet hommage au grand juge qui m'a fait retrouver ma force et ma raison comme par miracle au moment où ma fille outragée en avait besoin 1 J'ai été colère, j'ai été fou un moment. C'était la maladie qui se débattait en moi avec la guérison. Mais an moment après, tenez , ma vue s'est éclaircie, et il m'a semblé, comme je m'en allais d'auprès de vous autre-, que je voyais la vérité du ciel face à face. Alors, tous vos ménagements... et ma fierté à moi, mon orgueil, comme vous dites, tout ça se dissipait comme un brouillard devant le soleil du bon Dieu. Oui, Dion est grand ! Dieu est juste ! Il veut que la justice règne sur la terre! (Le pire Fauveau a repris ia place et garde le silence. Sylvain, gui s'est levé, rient s'agenouiller devant Rémy avec res ptef.)

sylyair. Vous dites vrai, homme de bien !

CLAUDIE

C'est pourquoi, mon orgueil, mon mauvais orgueil à moi, s'humilie devant vous Je vous demande la main de votre fille, que vous m'avez enseigné à estimer comme elle le mérite. (Rémy lui fait signe que c'est à Claudie de répondre. — Sylvain, se levant, à Claudie.) Claudie, pardonnez-moi, acceptez-mot pour votre soutien. Je vous aimais à en mourir, et quand j'ai appris la vérité, ce n'était pas du blâme que je sentais. Non !

comme Dieu m'entend ! c'était de la jalousie. Mais je ne serai même plus jaloux. Je n'ai plus sujet de l'être. Fiez-vous à moi, je tout aimerai, et vous défendrai d'un coeur pareil & celui de votre père. Fiez-vous à moi, je vous dis, je ne crains pis le monde, moi, cl je saurai faire respecter ma femme !

claudie, se tournant vers Sylvain. Non, Sylvain j'ai juré de me punir moi-même, en portant seule la peine de ma fantc.

lamère Fauveau, passant devant Sylvain, Rémy, et allant d Claudie. Claudie, c'est par crainte de nous déplaire que vous parlez comme ça ; mais moi, voyez-vous, je vous ai toujours souhaitée pour ma fille.

CLAUDIE, se tournant entre lanière Fauveau et Rose. Mère Fauveau, deiuandez-moi ma vie, c'est tout ce que je peux vous donner.

rose. Claudie l c'est moi qui vous ai offensée le plus ici! Faudra - t-il que je me mette à genoux ?

claudie. Madame Rose, c'est moi qui me met trais aux vôtres pour vous remercier d'être si bonne, mais ne me demandez pas

ce que je ne peux pas accorder. (Sylvain, désespéré du refus de Claudie, se jette dans le sein de son père.)

fauveau, vaincu, à Claudie. Ma fille, c'est bien à vous de vous défendre comme ça ; mais, par pitié pour vous-même et pour mon pauvre enfant, fiez-vous à sa parole el à la mienne.

Sylvain. Oh I merci l père, merci 1

claudie. Père Fauveau, je vous remercie, je vous respecte, je vous aime, mais je ne peux point vous obéir.

Sylvain, pleurant. Ohl mon Dieu, mon Dieo 1 elle ne m'aime point !

FIN

RÉMY, prenant Claudie par la «nain et l'amenant à lui. Claudie, c'est à mon tour de le prier; refuseras-tu à ton père?

claudie. Je ne peux pas accorder à mon père ce que j'ai juré à Dieu de n'accorder k personne.

rémy. Eh bien 1 Dieu donne à ton père le droit de briser ton serment, et je le brise.

Je t'ordonne de m'obéir et d'épouser cet homme juste. (Claudie chancelle et laisse tomber sa tête sur le tein de son père.)

SYLVAIN, même jeu, de l'autre côté de Rémy. Elle pâlit, elle souffTrc I elle me déleste !

RÉMY, soutenant sa fille dans ses bras, et s'adressant doucement à Sylvain, avec joie. Non! elle t'aime, et la violence qu'elle se fait pour le cacher est au-dessus de ses forces. Mais je le sais moi telle a eu le délire en partant d'ici, elle a pleuré, elle a parlé ! Voilà pourquoi je suis revenu I (Elevant ses mains.) Merci, mon Dieu ! qui m'avez permis de ne pas mourir avant d'avoir donné un bon soutien à ma fille I (On entend une cloche lointaine: à Sylvain et à Claudie.)

A genoux, mes enfants, (dix avr«.) Mes amis, à genoux I c'est l'Angelus qui sonne.

(Il reste seul debout.) C'est l'heure du repos I qu'il descende dans nos murs, le repos du* bon Dieu, à la fin d'une journée d'épreuves, j où chacun de nous a réussi à faire son devoir! Demain cette cloche nous réveillera pour nous rappeler au travail; nous serons debout avec une face joyeuse et une conscience épanouie, (rédoublant/ les enfants. — Tous se lèvent.) Car le travail, ce n'est point la position de l'homme. . . c'est sa récompense et sa force.. . c'est sa gloire et sa fête 1 Ab ! je suis guéri et je vais donc enfin pouvoir travailler ; je n'ai pas eu ce contentement-là depuis la gerbe I

Sylvain. Vous l'aurez encore.... nous moissonnerons ensemble, mon père

Rémy. Oui, mon enfant 1 grâce rendue à Dieu, au travail et à votre bonheur.. . (se redressant.) Je sens maintenant que je deviendrai centenaire. (Il se trouve entouré par tous les personnages. - Tableau. - Rideau.)

Mon film, «près la représentation de CluJi'e, comme après celle de François U Champi, j'éprouve le besoin de vous dire tout

haut que c*r«t à voua. A vos conaeila el à vos coins que je dois U satisfaction du public et la mienne propre.

O contentement personnel serait complet, ai j'avais pu refaire ma pièce, pour ainsi dire souc votre dictée, lorsqu'à Nohant, au coin du feu, vous me l'analysiez b moi-même, en me montrant le meilleur parti que je pouvais tirer dea situations et des caractères. Mm* comme j'ai fait tout mon possible pour bien écouter et bien proGler, je m'applaudis intérieurement de o >n confiance et de ma docilité. Prenez donc votre part «Tant moi du succès littéraire de Claudia, cor j'ai an vrai , un profond plaisir à reconnaître qu'il voua appartient dans ce qu'il y a d'essentiel et d'indispensable pour une œuvre dramatique, la composition et le résumé.

Quant à la science charmante de la mise en scène, tout ce qui s'occupe de théâtre sait que vous y etcells*. Quant au génie dramatique de l'acteur, les applau-

A M. BOCAGE

dissements et les larmes du public le proclament chaque soir avec plua d'éloquence que je ne saurais le faire. Moi aussi j'ai pleuré en vous voyant et an vous écoutant : je ne savais plus de quoi était la pièce, ja ne voyais et n'entendais que votre douleur et votre pitié, et comme le coeur saisi et rempli d'émotion ne trouve guère* de paroles. Ici comme là-bas. je ne sais que voua dire : a Merci, c'eet beau, c'est bien, c'est boa . »

Remerciez pour moi aussi e«* rares artistes qui ont person-
ifié, avec tant de conscience et de savoir, les divers types de Clau-
die. M. Fechter, qui s'identifié celui de Sylvain en lui conservant la
vérité, talent hors ligne et incontestable ; M B * Génot, la tendre
et ardente mère qui, avec l'excellent père Faouveau (M. Perrin),
sait faire pleurer à un lever de rideau; la belle M B * Daubrun à la
voix harmonieuse, au jeu digne dans la franchise et la rondeur ;
M. Barré qui ne m'a fait regretter ni désirer rien de mieux pour
l'interprétation du rôle de Denis Ronciat; M 11 * Lia-Félicie, enfin
tous, remerciez-les pour moi,

d'offrir à Claudie un spectacle émouvant et naïf qui leur
doit toute la sympathie qu'il obtient.

Et à tous, mon ami, merci surtout, merci encore et toujours,
pour le passé, pour l'« présent et pour l'avenir.

-Croquis de Sa SD.

Nohant, 18 janvier 1881.

L'auteur de Claudie, ayant donné à ses personnages des noms
plus ou moins répandus dans le pays qu'il habite, et familiers à
son oreille, ne suppose pas que les citoyens de campagne qui
portent ces noms pourraient se croire désignés dans un ouvrage
de pure invention. Pourtant, s'il en était besoin, il déclarerait, et
il déclare d'avance, qu'il les a pris au hasard, et sans connaître
aucune particularité à laquelle il ait voulu faire allusion.

G. Sard.

Paris.— Typographie de M** T* Donna* -Dionnet, rue Saint-
Louis, 46, au Marais.

N.º d'invent: 9 4 3» U A)

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_GlwBmUabCQgC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.